LA RÉVOLUTION SURREALISTE

ART FRANÇAIS

DÉBUT DU XXᵉ SIECLE

LA DERNIÈRE GRÈVE : André Breton.
Textes surréalistes :
Georges Bessiere, Pierre Naville,
Paul Eluard, Antonin Artaud.
ENQUÊTE SUR LE SUICIDE :
Francis Jammes, Pierre Reverdy,
Michel Corday, Victor Margueritte,
Monsieur Teste, etc.
Le sanglant symbole : Jacques Vaché.
Chroniques :
Sûreté générale : Antonin Artaud.

SOMMAIRE

La mort : Robert Desnos.
Sciences morales : Louis Aragon.
La vie : André Breton.
Le sommeil : René Crevel.
Le plaisir : Francis Gérard.
Le pays de mes rêves : Michel Leiris.
Communisme et révolution : Louis Aragon.
Illustrations : Photos Man Ray.
Pablo Picasso, G. de Chirico, Robert Desnos,
Man Ray, Pierre Naville, Oscar Kokoschka,
Andre Masson, Max Ernst, Jacques Vaché,
Georges Bessiere, Dédé Sunbeam.

ABONNEMENT.
les 12 Numéros :
France : 45 francs
Étranger : 55 francs

Dépositaire général : Librairie GALLIMARD
15, Boulevard Raspail, 15
PARIS (VIIe)

LE NUMÉRO :
France : 4 francs
Étranger : 5 francs
# LA RÉVOLUTION SUurrÉALISTE

Directeurs :
Pierre NAVILLE et Benjamin PÉRET
15, Rue de Grenelle
PARIS (7ème)

## OUVRAGES À CONSULTER

<table>
<thead>
<tr>
<th>Antonin ARTAUD</th>
<th>André BRETON</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td><strong>L'OPIUM PENDU</strong></td>
<td><strong>MANIFESTE</strong></td>
</tr>
<tr>
<td>OU LA FÉCALITÉ DE L'ESPRIT SOCIAL</td>
<td>DU SUurrÉALISME</td>
</tr>
<tr>
<td>Dépositaire : Librairie GALLIMARD</td>
<td>POISSON SOLUBLE</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>KRA, éd.</td>
</tr>
</tbody>
</table>

<table>
<thead>
<tr>
<th>Robert DESNOS</th>
<th>Paul ÉLUARD et Benjamin PÉRET</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td><strong>DEUIL POUR DEUIL</strong></td>
<td><strong>152 PROVERBES</strong></td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>MIS AU GOUT DU JOUR</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Dépositaire : Librairie GALLIMARD</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>KRA, éd.</td>
</tr>
</tbody>
</table>

<table>
<thead>
<tr>
<th>Sigmund FREUD</th>
<th>Georges LIMBOUR</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td><strong>PSYCHOLOGIE COLLECTIVE</strong></td>
<td><strong>SOLEILS BAS</strong></td>
</tr>
<tr>
<td>ET ANALYSE DU MOI</td>
<td>avec des eaux-fortes</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>par André MASSON</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Galerie SIMON, éd.</td>
</tr>
<tr>
<td>PAYOT, éd.</td>
<td></td>
</tr>
</tbody>
</table>

<table>
<thead>
<tr>
<th>Pierre NAVILLE</th>
<th>Benjamin PÉRET</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td><strong>LES REINES</strong></td>
<td><strong>IL ÉTAIT</strong></td>
</tr>
<tr>
<td>DE LA MAIN GAUCHE</td>
<td>UNE BOULANGÈRE</td>
</tr>
<tr>
<td>Dépositaire : Librairie GALLIMARD</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>KRA, éd.</td>
</tr>
</tbody>
</table>

Il a été tiré du premier numéro de la Révolution Surréaliste, 10 numéros de luxe sur papier de couleur, dont 5 hors commerce, tous numérotés.
LA DERNIÈRE GRÈVE

C'est sans doute au sujet du travail que se manifestent les plus sots préjugés dont soit imbue la conscience moderne, au sens collectif du mot. Ainsi les ouvriers, excédés à bon droit du sort inférieur qui leur est fait, se fondent généralement pour affirmer leur droit de vivre sur le principe même de leur esclavage. Au nom du sacrifice individuel qu'ils consentent, qu'ils luttent de ci de là pour obtenir une légère atténuation de leur peine, selon moi c'est trop peu, en vérité. A leurs grands maux, bien sûr ils n'appliquent pas assez les grands remèdes des révolutions. Mais la convention sociale dont ils sont de naissance les prisonniers les plus surveillés leur a fait une âme de misère. Ils se recommandent trop volontiers de leur capacité de travail, par un de ces détours élémentaires qui, dans sa réflexion sur lui-même, conduit l'homme à s'exagérer la valeur de ce qu'on méconnaît en lui.

Si paradoxal que cela puisse paraître, ils cultivent de façon quasi-religieuse l'idée du travail. C'est à croire que par là, comme tous les autres, ils éprouvent le besoin de donner la mesure de leur désintérêtement. Il n'est pas jusqu'à la dureté du travail qui ne confère à ceux qu'il courbe le plus le maximum d'autorité. Dans les confédérations les voix qui l'emportent ne sont-elles pas aujourd'hui celles du Bâtiment, de la Terrasse, des Métiers ? Toutes proclament le caractère sacré du travail et tendent à l'exalter d'autant plus que ce travail est plus matériel.

De là la scission qui s'accuse chaque jour entre « manuels » et « intellectuels » au grand profit d'une gent sans scrupules, complètement indignes de pitié, qui les exploite les uns et les autres. Certes je ne nie pas que les premiers aient eu quelques raisons de se plaindre des seconds. Il est inadmissible que la grande colère des ouvriers, si belle, si pleine de sens, se canalise indénîmément dans les savants discours de ces messieurs. Quelques duperies exemplaires, dont c'étaient toujours les mêmes qui se rendaient coupables, justifient à cet égard les dernières réserves. Il n'en est pas moins vrai qu'ici une distinction s'impose, faute de laquelle le ferment révolutionnaire menace à notre époque de demeurer inactif. Or je pense avec tous les hommes vraiment libres que la Révolution, jusque dans ses abus, demeure la plus haute, la plus émouvante expression qui se puisse donner de cet amour du Bien, réalisation de l'unité de la volonté universelle et des volontés individuelles. Celles-ci n'ont pas à s'identifier avec la loi et la raison, telles du moins qu'on nous les présente. C'est dans une révolution qu'à travers le jeu nécessaire des penchant humains la vérité morale pourra seulement se faire jour. Bon gré mal gré il faut que cette sorte de jugement ne se bute pas à l'hostilité systématique des meneurs ouvriers. Qu'ils ne nous demandent pas de prendre leur cause en mains, encore moins de faire aboutir leurs revendications. Selon nous ils ne sont que depuis trop longtemps le jouet du mirage politique. Là où les paroles les ont trahis eussent toujours été mieux placées des armes.
LA DERNIÈRE GRÈVE.

Que les rieurs me pardonnent, je n'ai pas l'intention de plaisanter. L'insuffisance de repos et de salaire ne sont pas au monde les seules causes de mécontentement. Puisqu'à ne considérer que la fin qui nous occupe, ce mécontentement apparaît la condition nécessaire d'une révision globale des pouvoirs, sa nature ne saurait en aucune manière être sujette à caution. En ce qui nous concerne, en ce qui concerne tous ceux qui poursuivent avec un complet désintéressement leurs recherches dans le domaine de la pensée, nous aurions, si nous voulions, à régler avec la société un conflit autrement grave que celui qui met aux prises employeurs et employés. C'est devenu un lieu commun de déplorer la grande misère des laboratoires. On ne sait au juste comment subsistent les savants. Les grands poètes fiers meurent dans l'indigence : la fin de Baudelaire, de Jarry ont beau faire verser des larmes de crocodile, il y a quelque part, en Bretagne, un homme adorable sur qui s'acharne un semblable destin. A soixante-quatre ans, cet homme, qui fut à tous égards une providence, voit le vent et la pluie crever son manoir. Il ne se plaint d'ailleurs pas (lui, se plaint !) et pourtant, dans le même temps, l'absurde Henri de Régnier se prélasser à l'Académie française, pourtant il continue à être question de Mᵐᵉ de Noailles. Paul Fort est pauvre pendant que Jammes, au prix de quels services, vit grasement. Je n'espère pas faire cesser ce scandale, mais, m'adressant à tous ceux qui savent encore jouir d'une puissante idée, d'un beau poème, je leur demande si une telle infamie doit se perpétuer, s'il est vrai que les Patries veulent le plus tôt possible le sang de leurs grands hommes. Quelles sont les lois qui protègent cette forme de l'activité humaine, précieuse entre toutes ? Est-il juste, par exemple, qu'à talent égal, les peintres s'enrichissent sur le sol même où les poètes pourraient mendier ? Ces questions, rien ne saurait me retenir de les poser pour ceux qui ne les posent pas, et dans l'intérêt seul
de l'esprit. Le dénuement matériel, supporté héroïquement ou non, est toujours une entrave. Sous l'Ancien Régime même, on paraissait l'avoir compris et il semble aujourd'hui qu'un choix assez judicieux présidait à l'attribution des pensions. Ce ne saurait être une raison pour que nous ne nous oppositions pas aujourd'hui à l'éventualité d'un tel choix. Un mauvais ouvrier doit bien pouvoir vivre de son travail.

A ces revendications que je formule à dessein sur le modèle des revendications ouvrières viennent naturellement s'adjoindre celles qui s'appuient sur l'absolue nécessité de maintenir hors de toute atteinte non seulement la liberté de pensée, mais celle d'exprimer cette pensée. Cela ne suppose rien moins qu'au premier chef l'abrogation des lois indéfendables visant les menées anarchistes. Il importe que les hommes qui, sans vulgaire ambition, consacrent leur vie à assurer le triomphe de l'esprit, soient mis une fois pour toutes à l'abri des persécutions, qu'ils n'aient rien à craindre des puissants de ce monde. Les mesures de protection envisagées jusqu'ici se sont montrées illusoires : d'Espagne on réclame aujourd'hui l'extradition d'un écrivain accusé du crime de lèse-majesté ; on en exile impunément quelques autres. En France on tolère l'établissement de la censure pendant la guerre. Ce n'est pas à un syndicat, si bien organisé soit-il, — et je ne pense pas à celui des gens de lettres, nécessairement composé en majeure partie d'industriels — qu'il appartient de résoudre de tels différends.

Pourquoi pas la grève ? Elle a été jusqu'ici le seul recours de nos amis les vrais travailleurs et elle a l'avantage de présenter une valeur symptomatique des plus objectives. Je la vois très bien éclater à l'occasion d'un incident de presse ou autre comme il s'en produit tous les jours. Il ne tiendra qu'à nous qu'elle se prolonge assez longtemps, puisque matériellement nous n'avons rien à y perdre. Ce sera comme une grève des électriciens qui durerait plusieurs soirs. Sans doute notre première tentative échouera, et la seconde, et la troisième. Mais un jour ! Il y aura des pétitions, des réunions. Le débauchage, si l'on peut dire, s'opéra comme ailleurs, quoique d'une façon plus violente, j'espère. Et puis ce sera le silence sur toute la ligne de la pensée ; il ne paraîtra plus de livres, ou des livres ridicules, si nous ne saccageons pas les boutiques ; c'en sera fini momentanément des recherches de laboratoire, d'atelier. D'opinion désintéressée sur tel ou tel sujet, chacun n'aura plus que la sienne, incertaine. Oh ! cela n'est pas impossible à réaliser, qu'on y prenne garde ; cela se conçoit. Que penserait-on, tout de même, en février 1926, pour peu qu'il y ait un an que cet interdit durât ? Le temps paraîtrait bien long, qu'en dites-vous ? Tiens, le chômage aurait atteint les ouvriers typographes, peut-être quelques libraires, les étudiants s'agiteraient pour de bon, etc. Et l'on feuillet-terait quelque part avec regret les deux premiers numéros de La Révolution surréaliste, accueillante pourtant aux idées subversives, mais qui serait déjà une douce et triste chose...

ANDRÉ BRETON.
GEORGES BESSIÈRE :

O toi, dans la solitude, réveil de mon passé,
tel un chant de cascade au loin, apporte-moi
pour m'édifier poésie de tes conseils. Je laisse
tout pour t'écouter et me griser et rendre plus
souples les boucles blondes de mes cheveux;
devant la beauté de ce jardin sauvage, inculte,
ma conscience, ma conscience est la multitude
innombrable des fruits aux branches par millions;
je suis son mystère impénétrable, sa virginité,
son azur, son sang à l'aurore et au crépuscule;
nuit du présent, tombe sur mes vers, tombe
sur mes plaies, tombe sur mes montagnes,
tombe sur mes fleurs, tombe sur la plus petite
des mottes; à cause de ton grand air et de tes
étoiles, de ton clair lunaire, de ton voile sur
le visage de l'adversaire, je me sentirai de toute
ma cénesthésie; la sève innée, celle en moi
qu'on hait ou adore, celle qui souleve ma vie
telle une coquille de noix, me berce mieux
déjà; elle a envahi le cœur, les cheveux,
les pensées, la chair, les doigts; c'est l'heure
première des sept nuits magiques; la bousculade
se précipite, selon les potentiels croissants et
croissants d'harmonie; elle monte à l'assaut
de ma stabilité, caravane de sauvages primitifs,
avec leurs flètes de roseau, leurs clairons,
leurs lyres, leurs plaintes, leurs gémissements,
leurs hurrahs de vertige ou de joie, leurs sens exaltés,
leurs yeux hagards, leurs muscles tendus,
tous leurs tus nus; c'est l'heure première des sept
nuits magiques, l'heure violente, vague géante qui
m'arrache à la plage commune; et je m'abandonne
de la pour son angoisse, sa folie; je
deviens l'addition discontinue de toutes ces
forces qui s'interprètent, et me soulevant
au point où je puis placer la lentille convergente
de ma lucidité pour que s'y mire le mouvement
de toutes ces associations.

Tombe, nuit du présent sur mes horizons,
sur mes plaies, sur mes montagnes, sur mes
fleuves, sur la plus petite des mottes. Calme,
équilibre surmaturé, acrobaties sans danger,
acrobaties inroyables, voltiges effrayantes,
de la mélange de toutes les possibilités s'étend
t il de vue de l'orgueil de mes yeux dont le regard
n'eut jamais une puissance incisive,
ihilisateur, reconstruire; les voici surgir
sans soutien, ces architectures protéiformes, marbres
et ors solubles, cuivres, diamants éthérés,
signés de noms sans différence; où donc gis-tu, réalité,
à triste et laudit cimetiére automnal, avec tes
mendiants, tes morts, tes grilles?... Une vitre
epaisse tombe sans se briser entre nous, de la
butée sur les deux faces, nous nous voyons
plus, mort le parallélanisme! Tu ne changeras
pas, mais de mon côté, ma tête ne se cogne plus
aux murs. Je glisse, eau ou larme, ignorant
du souci ancien, selon les caprices du mouvement
spontané, et rien ne me griffe au passage, parce
que mes enfants me ressemblent, poèmes,
portraits, peintures, et qu'ils ne sont plus mes
adversaires.

C'est la mort prématuroé; j'ai dépassé la vie
des hommes; j'attends sans effroi celle postu
tume, car depuis cette première heure de mon
sept nuits magiques, mon destin est sans
scories, avec une musique plus céleste que celle
des astres l'un après l'autre, allant encore, pour
aller toujours, une musique plus brûlante que
celle des flammes, des flammes-torses, des
flammes jaunies, des flammes vibrantes,
on\nalantes, furieuses, valeuses. Les cendres
tombent, s'écroulent, un hymne gris est chanté
au silence — brouillard; collines, collines,
hant un enfanf enfin, fusions jaunies,
bleues vers l'incolore, mes doigts les mélange,
mes doigts les ressuscitent, et les reflètent dans le
sérumaro de mon âme incendié, vieille capitale
defunte, mais...

ETERNELLE

J'ai soif de lignes immortelles; car, je veux
que le soleil assassine moi retrouve fort et
les muscles longs. Il me faut présenter aux pro-
chaines aurores des cheveux et des yeux où
s'est distillée la lueur des lunes vieillissantes.
O feuilles mort-s, ô feuilles jaunes, ô les vues
des feuilles qui se soulevant, et se reposent, et
se traitent, entamez la symphonie de mes nuits
magiques, sans crainte, sans crainte; je
ne suis pas un étranger, puisque mon cœur est
parmi vous, racorni, tombe de ses arêtes,
et qu'il va du sentier au ruisseau, du ruisseau
aux clairières, pauvre bloc sec de parchemin,
s'est gravé cette douleur vespéral hurlée
par vos colères aux nuages hypnotiseurs d'au-
tomne...

Pierre Naville :

La nacelle ennuyeuse vogue et voyage sur
mon corps perdu et biens. Elle veut recevoir
de mes mains seules la profession de foi que
j'ai annoncée depuis beaucoup d'années et n'ai
jamais eu le temps de formuler convenablement.
On ne pourra d'ailleurs pas m'obligier la plate
suffisance de mes prétentions, car je ne peux
pas me rassasier de paroles; je marchande mon
désespoir; qui veut n'a pas cette faculté de
s'arrêter au hasard des rues, aux ficelles du
matin, aux religions féroces. Moi seul de ce
groupe j'ai pu prêter une oreille attentive aux injonctions de ces personnages, peut-être d'ailleurs que j'ai eu tort; et au surplus que voyez-vous à signaler contre moi? Il n'y a qu'une chose que j'aurais voulu exprimer: c'est l'angoisse qui me prend au moment où je descends une rue, seul, et les bras ballants, parce que aussitôt m'assaillent mes diverses naissances. Je sorge qu'un esprit me menace constamment, que si je voulais revoir mes amis le lendemain je le pourrais et que cette détermination où me plonge leur refus de s'associer à ma merveille n'est pas précisément faite pour entretenir la joie dont je me croyais constamment capable. Autrement comment me serais-je permis cette confession de foi, comment aurais-je mesuré si bien la distance qui me sépare de vos gourmés? Je ne menace personne, je pense seulement à m'allonger dans le champ des étoiles, là où elles sont le moins compactement disposées, puis à beugler une chanson que je connais bien, la seule du reste. Ainsi verrai-je apparaître à mes yeux le délicat reliquaire qui transpercera les flots bleus. La magicienne qui vit dans les étoiles, et les conduit d'un regard, ne me trompe pas sur ce point. Très émue elle m'avait renseigné sur ce que je devais faire une fois arrivé à cette conquête rapide comme un éclair, le vent minaudant avec les arbres calcinés. C'est alors que j'entendis très nettement un sanglot tout au fond de ma carcasse; les pays environnants en furent secoués. Ma grâce s'ébauchait. La terreur voulue par les générations antérieures, et qui portait ineffablement un costume peureux comme lui de son ombre, me refusa de paraître au tribunal. Les cigarettes grillaient entre nous, joliment, avec la main baguée, les cheveux bien en l'air, c'est-à-dire flambant dans l'éther. Je lui pris la main, je dis mon avenir brisé parce que cette jolie servante avait refusé de déguiser ses merveilles. Les beaux torses environ sectionnés à la hauteur du bassin, me ragaillardissaient. Mais puis-je employer cette expression méphitique pour désigner ce que ma vie a toujours eu de plus neuf et de plus instructif, je veux dire ce redressement de l'âme précipitée entre deux lames, je veux dire cette coquée qui me pousse vers le ciel, mais comme si l'état où je me trouvais, passé au crible du malheur, ne me permettait d'autre bonheur que celui de tuer les gens puis de les pleurer? Ce n'était pas tout. J'avais depuis quelques instants laissé errer un regard sur les prairies dont se tapissait l'envers de ma vue. Rien n'était plus détestable, un peu d'âmeur, un rien de grave, elles me formaient un gage singulier, sanglant, décisif; je veux bien qu'on l'accorde.

Mais alors, comment se refuser à ce genre de désirs? Ainsi voit-on de très jeunes filles ne jamais démordre de l'idée de l'homme qu'elles se sont faite.

Je pensais donc qu'un chien revenu de son pays natal dans de semblables dispositions se trouverait à même d'être pour moi un merveilleux sujet d'expériences. Il faut absolument recommencer ce discours, car la réalité que je lui accorde n'est plus en relation directe avec le nombre des mots qui le composent; les vermouths feraient mieux mon affaire, même lieux. Quant aux voyages, je finis par croire que sans but ils sont sans effet, c'est pourquoi j'attends que quelqu'un m'appelle pour aller le rejoindre.

Ah, ces nuées d'électricité blanche, pousseuses vers une crainte toujours plus grande! Comme c'est avec lassitude que je sorge à ces cadavres accumulés à l'ombre des forêts, à ces souvenirs empilés sans raison!.. Mais voilà, la désagrégation mentale parle à son tour; on croit devoir lui accorder tout ce qu'elle réclame, et moi, je...
maigres, les pouces aux tempes. La voici qui m'étrangle. Je lui dis : Nuit, nuit, va rejoindre le berceau ; les flammes que j'ai vues couronner ton front ne sont guère plus remarquables que les miennes : retourne dans cette prison d'où tu viens, et ne l'investis plus des gestes incohérents que je pourrais faire. Les coeurs te suffisent, ils marquent ce désir que j'ai de te féliciter de m'aimer, et de te prier d'ouvrir décidément cette porte sur la nuit.

Plutôt voir s'agiter les grandeurs farouches, et mourir d'ennui, que projeter cette lumière profonde sur l'aujourd'hui qui me gâte. Le malheur apocryphe me ronge, je lui défends l'entrée de ce parc, je le menace de l'éternité. Il croit alors pouvoir s'agenouiller face aux chapelles qui glissent sur l'horizon moqueur. Je lui raconte toute ma carrière, les succès officiels et les privations, il m'avoue sa crainte, et le refus que je lui fis d'une bouchée de pain. Quel homme charmant, quel délicieux squelette. Mais je aime tant la douceur, que je suis comme écartelé d'un devoir à l'autre, et plutôt glissant magnifiquement de cet espoir tendre qu'est la douceur, jusqu'à la religion de soi-même et son plaisir perpétue qu'est la cruauté.

Paul Eluard :

Anguille de praline, pensée de vitrail, élévation des sentiments, il est dix heures. Je ne réussirai pas à séparer les mandolines des pistolets, avec les unes les uns font de la musique à en perdre la vie. Ce soir d'août, pendant que les enfants jouent sur les places des banlieus les plus célèbres, je réfléchis : si les héritiers des ombres s'éprouvent d'être séparés des hommes, qu'ils s'en prennent au masturbateur bien connu : le diable vert des légendes du roi Henri IV qui portait un cheval blanc sur son dos pour se rendre à la sacrée guerre contre les Visigoths.

A la fête de Montmartre, une aventurière, fille d'un champion bien connu, apprenait aux jeunes hommes à se servir de leur expérience pour le remarquable jeu du billard en bois. Qu'on m'e cite un amant de billard en bois n'ayant pas estimé à leur juste mesure les troubles de la puberté.

L'ironie est une chose, le scarabée rossignol est une autre. Je préfère l'épistelle à prendre les animaux féroces de nos débats les plus célèbres.

L'homme chauve descendit, un jour de printemps, dans la cave de craie. Il avait les mains pleines. Quand il les ouvrit, la cave respirait à peine. Je propose aux hommes de bonne volonté l'usage des nuances inévitables. Et que votre volonté soit faite, un certain nombre de fois, deux par exemple, pour que je puisse compter, m'endormir et me réjouir.

Antonin Artaud :

Le monde physique est encore là. C'est le parapet du moï qui regarde, sur lequel un poisson
d'ocre rouge est resté, un poisson fait d'air sec, d'une coagulation d'eau retirée.

Mais quelque chose s'est produit tout à coup.

Il est né une arborescence brisante, avec des reflets de fronts, sizmés, et quelque chos comme un nombil parfait, mais vague, et qui avait la couleur d'un sang trempé d'eau, et au-devant était une grenade qui épandait aussi un sang mêlé d'eau, qui épandait un sang dont les lignes pendaient; et dans ces lignes, des cercles de seins tracés dans le sang du cerveau.

Mais l'air était comme un vide aspirant dans lequel ce buste de femme venait dans le tremblement général, dans le secouement de ce monde vitré, qui virait en éclats de fronts, et secouait sa végétation de colonnes, ses nichées d'œufs, ses nœuds en spires, ses montagnes mentales, ses frontons étonnés. Et dans les frontons des colonnes des soleils par hasard s'étaient pris, des soleils dressés sur des jets d'air comme des œufs, et mon front écartait ces colonnes, et l'air flouconnais, et les miroirs de soleils, et les spires nai-
santes, vers la ligne précieuse des seins, et le creux du nombil, et le ventre qui n'était pas.

Mais toutes les colonnes perdent leurs œufs, et en rupture de la ligne des colonnes il naît des œufs en ovaires, des œufs en sexes retournés.

La montagne est morte, l'air est éternellement mort. Dans cette rupture décisive d'un monde, tous les bruits sont pris dans la glace, le mouvement est pris dans la glace; et l'effet de mon front s'est gelé.

Mais sous la glace un bruit effrayant traversé de cocons de feu entoure le silence du ventre nu et privé de glace, et il monte des soleils retournés et qui se regardent, des lunes noires, des feux terrestres, des trombes de laits.

La froide agitation des colonnes partage en deux mon esprit, et je touche mon sexe à moi, le sexe du bas de mon âme, qui monte en triangle énflammé.

* Ce texte a été écrit sous l'inspiration des tableaux de M. André Masson.

---

La pourpre est à l'aube de l'homme.

Il y a un espoir d'étoiles dans la transparence des larmes.

L'espace ne conspire plus.

---

*Photographie de Robert Desnos et Pierre Nuville.*
ENQUÊTE

On vit, on meurt. Quelle est la part de la volonté en tout cela ? Il semble qu'on se tue comme on rêve. Ce n'est pas une question morale que nous posons :

LE SUICIDE EST-IL UNE SOLUTION?

Ce n'est point par l'intelligence que brillent nos contemporains, mais il faut pour leur malheur qu'ils en réfèrent toujours à cette faculté. Rien de plus brouillard que l'homme : posez-lui une question, il répond à une autre, ou fait d'abord le procès de cette question. Avions-nous le droit de demander si le suicide est une solution ? Messieurs, vous aurez zéro.

Il paraît, à en croire ce bouillon de Jammes, que poser la question du suicide, c'est là résoudre, que demander si le suicide apporte cesse à l'homme au milieu des immenses malheurs qui l'accablent, c'est lui faire entrevoir ce soulagement final et du coup l'y pousser. On se tuerait en masse si l'on y réfléchissait seulement. Voilà ce qui permet à ce quinquagénaire de nous faire la leçon. Mais, mon cher candidat à l'Académie, si le suicide était une solution, nous nous glorifierions d'y pousser le monde, si seulement nous le croyions un peu. S'il n'en est pas une, qu'est-ce que cette rumeur héroïque, cette brume légendaire qu'on veut laisser flotter sur lui ? Au reste, l'occasion semble bonne de prendre ses responsabilités. Il est vrai que nous ne reculerons jamais devant les conséquences de la pensée, et que nous laisserons aux cafards leur ridicule manie d'estimer les problèmes :

M. FRANCIS JAMMES :

La question que vous posez est d'un misérable et, si jamais un pauvre enfant se tue à cause d'elle, ce sera vous l'assassin ! Il y a des damnés. Votre unique ressourç, s'il vous reste un peu de conscience, est d'aller vous jeter dans un confessionnal.

Non seulement je vous autorise à publier cette lettre in-extenso, mais encore à l'envoyer à madame votre mère.

M. JOSEP FLORIAN, lui, tout catholique qu'il soit, est sans inquiétude :

Je ne suis pas écrivain pour répondre aux enquêtes. Je suis catholique et la doctrine de l'Eglise est pour moi la vérité, vérité réelle (égale peut-être à votre « surréaliste ») et quant au suicide, c'est Gilbert K. Chesterton mon porte-parole dans cette matière. A lire son Orthodoxie, Vᵉ article, dans la traduction tchèque sous le titre Prapor Světa (Le drapeau du monde) La question est tout à fait morale.

M. PIERRE REVERDY ne veut pas plus considérer cette question hors du plan moral, mais ce n'est pas par surdité, comme MM. Florian et Jammes, et leurs consorts. Pierre Reverdy qui ne pense pas qu'un homme puisse se tuer et croire à la survie est le pensonnier de cette fois qui faisait dire à Bobespierre cette grande parole : « Celui qui ne croit pas à l'immortalité de l'âme se rend injuste. »

Le suicide est un acte dont le geste a lieu dans un monde et la conséquence dans un autre. On se tue probablement comme on rêve — quand la qualité du rêve le transforme en cauchemar. Mais l'homme s'hypnotise sur ce mirage de grandeur qu'il lui a été donné la volonté d'empéter sur les desseins de Dieu. Le suicide est un de ces empêtements, c'est un acte de rébellion et les faibles seuls ont su d'en montrer rebelles. Quand on ne veut pas subir jusqu'au bout les coups du sort, quels qu'ils soient — ou qu'on ne peut plus — on cherche une porte de sortie. Il y en a plusieurs, en comptant la porte étroite qui n'est en réalité qu'un long couloir par où nous prétendons accéder dans la salle du trône. Il y a celle par où tout le monde passe faute de pouvoir faire autrement et sans trop y penser à l'avance. Le suicide est un chemin de traverser qui ne mène peut-être pas dans le plus beau jardin.

Comme nous recevons la vie et la mort, nous pouvons les donner ; que la portée de ces événements, à chacun des bouts de notre fil, nous étonne parce qu'elle dépasse un peu ce dont nous sommes capables tous les jours, c'est assez normal, mais qu'elle nous risque au point de nous persuader que nous sommes les maîtres de notre destinée tout entière, ce serait alors insensé.

La seule maîtrise qui nous ait été laissée est celle de notre volonté, de notre pensée, de nos actes ; mais non pas celle de l'orientation générale de notre être et de sa fin. De cette dernière nous ne choisissons ni le mode, ni le lieu, ni le temps. Et pour dire que le suicide, comme la mort naturelle d'ailleurs, est une solution aux affaires de ce monde, il faudrait encore savoir à quel point les affaires de ce monde sont liées à l'autre. Par conséquent solution au recto seulement. Pour le verso, c'est le côté caché de la
page et le plus important — celui où doit avoir lieu le réel dénouement. Il est surprenant que ceux qui identifient la mort et le néant tâchent à s’en aller plus tôt — car il semblerait que les choses d’ici et la mort fussent leur paraître égales. La vie sans autre suite n’ayant plus en effet aucun sens n’est rien. Autrement l’esprit sain répugne à cet échange volontaire — sans espoir et pour jamais — de quelque chose qui est, même malsain, contre rien. Quant aux autres, ils savent bien quelles raisons meilleures les retiennent.

Il s’agit encore de savoir si ce sont les données du problème ou bien la solution qui importent, et se dire que nous n’en avons ici que les données. En somme, souhaiter ne s’en aller jamais — et quoi qu’il en puisse être — serait accorder une trop absolue valeur aux charmes, très relatifs, de la vie ; se confier par contre à la mort seule pour trouver une solution à la vie, jugée trop absolument ingrate, c’est accorder une excessive confiance à la valeur pacifiante de la mort. N’est-elle pas d’ailleurs et en tout cas la seule certitude qu’il nous soit donnée d’attendre sans déception, ce qui devrait suffire amplement à nous conseiller la patience ? La phase de la mort qui a lieu de ce côté du monde ne peut apporter une solution qu’à ce que nous connaissions de cette vie. Mais ce n’est pas cette immobilité soudaine et cette suppression qui donnent la clef du mystère ; elles ne sont là que pour attirer plus vivement notre attention parée de penser sur lui.

Nous nous étonnerons toujours de voir la décision de plusieurs au milieu des pièces difficiles.

Il n’est pas de question plus absurde, écrit M. LÉON PIERRE QUINT, et non moins amusant M. ANDRÉ LEBEY nous juge :

Avancer qu’on se tue comme on rêve est stupide.

La mauvaise humeur de M. MAURICE DAVID s’en prend aux questionnaires :

Une solution à quoi ? Mathias Luheck a écrit :


M. FERNAND DIVOIRE (avec leur bonne foi coutumière, les Treize n’ont-ils pas annoncé notre enquête : la Révolution Surréaliste pose cette question morale, etc.), lui, répond :

Non.

Et ça lui suffit, à cet homme.

M. LUDMILLA SAVITZKY ne peut nous répondre qu’en nous interrogeant, et M. J. POTAUT, professeur à Wissembourg, s’écrit :

Il faut poser la question morale ! On ne se tue pas comme on rêve ! C’est le fait d’une théorie parescente qui de reléguer dans l’inconscient l’explication d’un phénomène, quel qu’il soit. MM. le docteur GORODICHE et GUILLOT DE SAINX se rencontrent pour affirmer que le suicide est plutôt une dissolution.

Et M. GEORGES FOUREST :

Et pourquoi pas ? Une solution d’arsenic par exemple ?

Par exemple, qu’a bien voulu dire M. LÉON WERTH ?

C’est du moins la solution moyenne adoptée par presque tous les hommes. La société, la littérature fournissant des armes, ce commerce est libre, comme celui des armuriers.

M. LOUIS DE RUSSY abuse assez étrangement du mot de suicide :

Un seul cas de suicide : Rimbaud.

M. LOUIS PASTOR :

Une défaite ne saurait être une solution. Le suicide n’est pas une solution, par même une fin, mais un abandon de la question.

Avis porté par M. MICHEL GEORGES-MICHEL.

Mais non par M. PAUL BRACH :

Le suicide, ce raid vers l’inconnu, ne peut être considéré que comme une tentative pour obtenir la solution la moins imprévue.

M. PIERRE DE MASSOT a sur la question un avis dans le goût moderne :

Monsieur, je me permet de répondre à votre question en recopiant les placards apposés sur le mur de ma chambre : « On entre sans frapper mais on est prié de se suicider et même de sortir. 

M. GEORGES DUVAU est apparemment un psychologue :

On ne vit pas comme on vit en rêve : le rêve est seulement une aimable revanche consentie à nos désirs, et la vie est pleine d’apres certitudes... D’ailleurs, de toute façon, le suicide ne saurait être une solution.

Qui est L. P. pour qui :

Le vrai — et qui est une solution — est le suicide permanent, continu, et ininterrompu des gens qui naissent et vivent avec l’idée d’être jugés de paix, et qui, finalement, le deviennent.

Si pour CLAUDE JONQUIÈRE :

Le suicide est une solution dans la même mesure que peut l’être la mort naturelle.

Pour M. PAUL BRACH il n’est pas une solution :

Se tuer comme on rêve c’est admettre une métaphysique du rêve conscient et volontaire.

Cette formule que nous avions timidement, M. FLORIAN-PARMENTIER s’en empara :

Le suicide est le passage en rêve de la vie à la mort,

Et il pense qu’il ne saurait être une solution pour ceux qui croient, comme lui que tout est rêve ou apparence.

M. FERNAND REGNIER ne craint pas d’avancer que :

Le pays d’au delà de la Mort, c’est la Vie,

La Vie enfin toujours par quoi, — penser amer ! —

Ton âme de destin en destin est suivie.

Comme par le soleil ta nefle mer en mer !

Et c’est le côté social de la question qui retient M. MICHEL CORDAY :

C’est une solution à tirage limité.
Il ne doit naître que d’une résolution. On devrait non pas s’y jeter dans un vertige, mais s’y déterminer selon la raison. Placer dans un des plateaux de la balance le dommage fait à la collectivité, le chagrin fait à l’entourage, l’horrible difficulté de se donner la mort. Dans l’autre plateau, l’effort d’échapper à l’une des incesures misères inventées par la nature ou par les hommes. Si le second plateau l’emporte, enlevez : c’est pesé.

Une remarque. L’opinion, ce monstre ébloui, hésite dans ses jugements sur le suicide. Elle applaudit la mort de Lucrèce, de Pétrone, du général Boulanger, de Mme Sembat. Et dans les familles, on garde sur le parent suicidé un silence de blâme et de honte, plus opaque, plus massif, plus écrasant que la pierre du tombeau.

Ne nous révons-nous pas ?
se demande M. MICHEL ARNAUD, qui conclut :

Le suicide est à la vie la seule solution élégante (il y aurait aussi une adroite et preste ablation du cerveau, mais où le chirurgien ?)

M. le docteur BONNIOT :

A votre grave question, ma réponse je la trouve dans la Bible moderne et souhaite qu’on en pese rigoureusement tous les termes.

Le suicide n’est une solution que dans le cas pratiquement évitable, où

« Ces héros excédés de malaises badins
Vont ridiculement se pendre au réverbère. »

M. LÉON BARANGER :

Parfois la porte fermée on rencontre l’autre aventure. On plonge au fond de l’Atlantique et on continue par le Pacifique, mais c’est fini pour le côté du départ. Je n’ai jamais été jusque-là et ignore donc si on peut être alors fixé (Cl. Poe) et savoir si l’on a résolu ou solutionné.

M. GEORGES POLTI nous interroge :

« L’homme ne meurt pas, il se tue. » Cette observation (de Flourens je crois) prend, à votre question, quelle profondeur imprévue : nous serions immortels (comme Adam avant le péché) si nous ne nous acheminions pas — sous quelle étrange possession l — du fond de notre inconscient à notre suicide, n’est-ce pas là ce que vous aurrez voulu dire ?

M. MARCEL JOUHANDEAU se cite (M. Godeau intime) :

La vérité, c’est que je serai toujours, et Dieu, Le suicide est invité.

M. JEAN PAULHAN s’imite :

Bien entendu, l’on ne peut exagérer la difficulté du seul acte propre, sans doute, à bouleverger légèrement notre vie : nous ne saurions mourir en trop bon état. Mais faut-il pour cela se suicider, il est peu de gens qui ne gagnent à être malades.

C’est du point de vue technique que répondent le docteur MAURICE DE FLEURY, ce sinistre imbécile :

Le suicide ne peut pas être « une solution » parce qu’il est d’ordre pathologique. Il est le point culminant de l’angoisse, comme l’angoisse est le point culminant de la constitution émotive. Je ne puis ici que l’affirmer. Je me suis efforcé de le démontrer dans la seconde partie de mon récent ouvrage, L’Angoisse Humaine. Mes observations nombreuses, touchant des êtres humains tentés par l’appel de la mort, m’ont amené à cette conclusion que je ne puis qu’exprimer ici brièvement.

et M. le Professeur PAUL LECENE :

J’ai toujours pensé que la mort était due à une inattention momentanée à la vie. La vie est naturelle à l’homme. S’il meurt, c’est au fond toujours de sa faute : s’il faisait suffisamment attention, il serait immortel. Malheureusement en pratique, l’attention continue, jusqu’à un âge très avancé, est bien difficile et en général (depuis que nous avons des renseignements authentiques sur l’humanité) les hommes sont morts ; mais au fond, ce fut toujours par une sorte de suicide et par leur faute.

Technique aussi, M. CLÉMENT VAUTEL :

Je crois, pour ma part, qu’il n’y a de solution définitive à rien... Evidemment le monsieur (ou la dame) qui « se détruit » parce que la vie lui impose une douleur insupportable ou un problème cruel et insoluble, ce désespéré trouve une solution... Mais elle doit être provisoire, car l’au-delà nous réserve sans doute aussi des embûches. Nous sommes peut-être, dès maintenant, en plein au-delà, un au-delà plutôt inconfortable où sont internés pour un certain temps les suicidés des autres mondes.

Que toutes ces réponses, habiles, littéraires ou barbares, apparaissent donc sèches, et comment se fait-il qu’on n’y entende rien sonner d’humain ? Se tuer, n’a-t-on pas pensé ce que comporte un semblable propos, de fureur et d’expérience, de dégoût et de passion ? Ce qu’il passe d’amer dans ceux qui se décident alors à ce geste.

Et si l’on se tue aussi, au lieu de s’en aller ? demande JACQUES VACHÉ qui écrit au bas de sa dernière lettre :

N. B. — Les lois s’opposent à l’homicide volontaire.

Et RAABBE avant d’en finir :

Il faut que j’écrive mes Ultime Lettre. Si tout homme ayant beaucoup senti et pensé, mourant avant la dégradation de ses facultés par l’âge, laissait ainsi son Testament philosophique, c’est-à-dire une profession de foi sincère et hardie, écrite sur la planche du cercueil, il y aurait plus de vérités reconnues et soustraites à l’empire de la sottise et de la méprisable opinion du vulgaire. J’ai pour exécuter ce dessein, d’autres motifs : il est de par le monde quelques hommes intéressants que j’ai eu pour amis ; je veux qu’ils
sachent comment j’ai fini. — Je souhaite même que les indifférents, c’est-à-dire que la masse du public pour qui je serai l’objet d’une conversation de dix minutes (supposition peut-être exagérée), sache, quelque peu de cas que je fasse de l’opinion du grand nombre, sache, dis-je, que je n’ai point cédé en lâche et que la mesure de mes ennuis était comble quand de nouvelles atteintes sont venues la faire verser, que je n’ai fait qu’user avec tranquillité et dignité du privilège que tout homme tient de la nature, de disposer de soi.

Voilà tout ce qui peut m’intéresser encore de ce côté-ci du tombeau : au-delà de lui sont toutes mes espérances, si toutefois il y a lieu.

BENJAMIN CONSTANT, dans Le Cahier Rouge :

Je fis ce qu’on voulut avec une docilité parfaite, non que jeussse peur, mais parce que l’on aurait insisté, et que j’aurais trouvé ennuyeux de me débattre. Quand je dis que je n’avais pas peur, ce n’est pas que je susse combien il y avait peu de danger. Je ne connaissais point les effets que l’opium produit, et je les croyais beaucoup plus terribles. Mais d’après mon dilemme, j’étais tout à fait indiffèrent au résultat. Cependant, ma complaisance à me laisser donner tout ce qui pouvait empêcher l’effet de ce que je venais de faire dut persuader les spectateurs qu’il n’y avait rien de sérieux dans toute cette tragédie. Ce n’est pas la seule fois dans ma vie qu’après une action d’éclat, je me suis soudainement ennuyé de la solennité qui aurait été nécessaire pour la soutenir et que, d’ennui, j’ai défait mon propre ouvrage.

Et CARDAN, mathématicien pessimiste (1501-1576) :

Laboravi interdum Amore Heroico ut me ipsum trucidare cogitarem.

Et SENANCOEUR, Obermann, Lettre XLI.

Qui donc prétendait que nous vivions en plein romantisme? Cette grande voix sincère, et qui s’est tue, pour-etre en retrouverons-nous l’écho chez quelques-uns.

M. PHILIPPE CASANOVA :

Veuillez excuser, je vous prie, ma réponse : je ne la veux ni impertinente, ni fausse, ni littéraire — elle est humaine, actuelle, et personnelle. Je n’en sais rien.


M. YVES GUGGEN :

La volonté n’est qu’obéissance (Nietzsche où es-tu) à une nécessité dont l’accomplissement ou le non accomplissement comporte une sanction. D’ailleurs une nécessité sans sanction en serait elle une?

Ne pas mourir : Vivre est la sanction. Ne pas vivre : Mourir est la sanction.

M. ANDRÉ BIANE :

Le suicide corporel est donc une solution. Le suicide moral en est une autre. Le premier est à la portée de tout le monde. Le second exige un progrès trop grand dans la pensée humaine.

Il y a des hommes qui vivent dans les coincidences. Le dessin suivant, intitulé : Moi-même mort, M. OSCAR KOKOSCHKA venait de l’achever quand il reçut le questionnaire de notre enquête.

Nous insistons sur le caractère miraculeux de cette coïncidence.

M. MAXIME ALEXANDRE :


Voici le cortège qui s’avance. Fleurs charmantes, habillées en jeunes filles, la nuit les précédant, parée de diamants et de mille choses frivolites. Bonjour la nuit, bonjour les petites filles, avancez vers moi !

L’ennui, la mort, non, cela n’a pas d’importance, nous sommes condamnés à ce passage entre deux rêves : la vie. Ne nous attendons pas trop. Le suicide ? Si vous voulez. Mais peut-être y a-t-il un autre moyen ? C’est vrai, il y a l’al-
cool, l'oubli, l'amour. Et nous avons le temps. Demain peut-être?
On demande une autre solution.

M. ANDRÉ BRETON:
« Le suicide est un mot mal fait ; ce qui tue n'est pas identique à ce qui est tué. »
(Théodore Joffroy.)

M. ANTONIN ARTAUD:
Non, le suicide est encore une hypothèse. Je prétends avoir le droit de douter du suicide comme de tout le reste de la réalité. Il faut pour l'instant et jusqu'à nouvel ordre douter affreusement non pas à proprement parler de l'existence, ce qui est à la portée de n'importe qui, mais de l'ébranlement intérieur et de la sensibilité profonde des choses, des actes, de la réalité. Je ne crois à rien à quoi je ne sois rejoint par la sensibilité d'un cordon pensant et comme météorique, et je manque tout de même d'un peu trop de météores en action. L'existence construite et sentante de tout homme me gêne, et résolument j'abomine toute réalité. Le suicide n'est que la conquête fabuleuse et lointaine des hommes qui pensent bien, mais l'état proprement dit du suicide est pour moi incompréhensible. Le suicide d'un neurasthénique est sans aucune valeur de représentation quelconque, mais l'état d'âme d'un homme qui aurait bien déterminé son suicide, les circonstances matérielles, et la minute du déclenchement merveilleux. J'ignore ce que c'est que les choses, j'ignore tout état humain, rien du monde ne tourne pour moi, ne tourne en moi. Je souffre affreusement de la vie. Il n'y a pas d'état que je puisse atteindre. Et très certainement je suis mort depuis longtemps, je suis déjà suicidé. On m'a suicidé, c'est-à-dire. Mais que penseriez-vous d'un suicide antérieur, d'un suicide qui nous ferait rebrousser chemin, mais de l'autre côté de l'existence, et non pas du côté de la mort. Celui-là seul aurait pour moi une valeur. Je ne sens pas l'appétit de la mort, je sens l'appétit du ne pas être, de n'être jamais tombé dans ce déduit d'imbecilités, d'abstractions, de renoncements et d'obstines rencontres qui est le moi d'Antonin Artaud, bien plus faible que lui. Le moi de cet infime errant et qui de temps en temps vient proposer son ombre sur laquelle lui-même a craché, et depuis longtemps, ce moi bêquillard, et trainant, ce moi virtuel, impossible, et qui se retrouve tout de même dans la réalité. Personne comme lui n'a senti sa faiblesse qui est la faiblesse principale, essentielle de l'humanité. A détruire, à ne pas exister.

M. VICTOR MAGUERITTE:
Le suicide est une solution comme une autre. Je pense cependant que si jamais la volonté humaine se manifeste, dans ce rêve plus ou moins éveillé qu'est la vie, c'est à la minute où l'être décide de se réendormir, définitivement... Il faut croire à la volonté... Au moins dans cette manifestation-là ! En douter serait singulièrement affadir le songe, ainsi privé jusque du précieux sel de la mort.

M. GEORGES BESSÈRE:
Je ne voulais pas vivre, car si j'eu pus aussi penser, je n'aurais pas demandé cet afflux de deuils. Vivre ?
J'en vis un aujourd'hui, place Pigalle, qui vivait, mais pour ça il avait le torse nu, se faisait fier de chaînes et se détachait, ensanglanté ; puis il faisait la quête.
Quelle était la part de sa volonté ? Celle qui lui ordonnait de souffrir, pour moins souffrir, pour mieux manger...
Il ne me reste plus que celle-là qui ordonne le rêve, première mort. La deuxième est indifférente ! Pourquoi ? Dois-je me suicider une autre fois ?
Oui ! Après avoir suffisamment halluciné les autres, et moi-même.

M. MAN RAY :

M. PIERRE NAVILLE:
La vie ne comporte pas de solutions. Les multiples sollicitudes dont je suis le mobile ne me font pas l'effet d'être autre chose que l'objet même de mon désir. Un voile tamise l'univers devant l'homme que les privations ou les excitations ont déséquilibré : le monde se brouille définitivement à la vue du moribond. Je veux dire qu'à cette minute où le sommeil semble occuper définitivement en nous toute la profondeur de l'existence, il y a un attachement soudain à
ENQUÊTE

quelque réalité bien plus effrayante que celle de nos cinq sens.

C'est dans ce désaxement progressif de l'esprit que je veux voir ce qu'on appelle couramment la mort. Qu'après cela l'homme croie échapper à quelque chose en se tuant, il n'échappera cepen-
dant pas à l'illusion du néant. La liberté selon laquelle je me dois de vivre m'empêche d'exister autrement que par accidents, et je mourrai de même. Par ailleurs ce n'est pas une certaine ter-
reur du geste qui pourrait me faire reculer devant le suicide, et je voudrais alors le considérer comme un tel que je m'embraquerais un jour de plaisir d'effectuer
aux dépens de la vie, un jour, par accident — non comme cette défaite que je constate chaque jour chez les désespérés. On dira que j'en parle
calmement puisque je m'exprime quotidiennement sans souci du lendemain ; mais la question n'est pas dans la possibilité de vivre, et depuis long-
temps déjà je connais mon échec futur.

L'amour qui est essentiel à ma personne est là, néanmoins, et je suis prêt à penser, à certains moments où l'univers se limite à l'horizon de deux paupières, que j'attendrais plus rapide-
ment, par cette violence que constitue le suicide, à la personnalité plus belle et moins désespérée
dont j'ai le sentiment très aigu. Alors, ce désir de mourir fleurit comme la pensée s'envole de mon
cerveau, comme la possibilité de tuer ce qu'elles aiment agite parfois mes mains, et je pense,
malgré moi, au jour prochain où je dormirai
comme un mort.

Je ne crois pas à mon existence.

M. RENE CREVEL :
Une solution ? oui.

La mosaïque des simulacres ne tient pas. J'en-
tends que l'ensemble des combinaisons sociales ne saurait prévaloir contre l'angoisse dont est pêtré notre chair même. Aucun effort ne s'op-
poserait jamais victorieusement à cette poussée profronde, à cet état mystérieux, qui n'est point, M. Bergson, l'état vital, mais son merveilleux contraire, l'état mortel.

D'un suicide auquel il me fut donné d'assister,
et dont l'auteur-acteur était l'âme, alors, le plus
cher et le plus secrètement à mon cœur, de ce
suicide qui — pour ma formation ou ma défor-
mation — fit plus que tout essai postérieur
d'amour ou de haine, dès la fin de mon enfance.
J'ai senti que l'homme qui consacrera sa mort est l'instrument docile et raisonnable d'une force
majuscule (appelez-la Dieu ou Nature) qui, nous
ayant mis au sein des médiocrités terrestres,
emporte dans sa trajectoire, plus loin que ce
globe d'attente, les seuls courageux.

On se suicide, dit-on, par amour, par peur,
par vérole. Ce n'est pas vrai. Tout le monde aime
ou croit aimer, tout le monde a peur, tout
le monde est plus ou moins syphilitique. Le suicide
est un moyen de sélection. Se suicidant ceux-là
qui n'ont point la quasi-universelle lâcheté de
lutter contre certaine sensation d'âme si intense
qu'il la faut bien prendre, jusqu'à nouvel ordre,
pour une sensation de vérité. Seule cette sensa-
tion permet d'accepter la plus vraisemblablement
juste et définitive des solutions, le suicide.

N'est vraisemblablement juste ni définitif
aucun amour, aucune haine. Mais l'estime où bien
malgré moi et en dépit d'une despotique éduca-
tion morale et religieuse, je suis forcé de tenir
quinconque n'a pas eu peur, et n'a point borné
son élan, l'élan mortel, chaque jour m'amène à
envier davantage ceux dont l'angoisse fut si forte
qu'ils ne purent continuer d'accepter les diver-
tsosomes épisodiques.

Les réussites humaines sont monnaie de singe,
graisse de chevaux de bois. Si le bonheur
affectif permet de prendre patience, c'est négati-
vement, à la manière d'un soporifique. La vie
que j'accepte est le plus terrible argument contre
moi-même. La mort qui plusieurs fois m'a tenté
dépassait en beauté cette peur de mourir d'essence
argotique et que je pourrais aussi bien appeler
timide habitude.

J'ai voulu ouvrir la porte et n'ai pas osé. J'ai
eu tort, je le sens, je le crois, je veux le sentir,
le croire, car ne trouvant point de solution dans
la vie, en dépit de mon acharnement à chercher,
aurais-je la force de tenter encore quelques essais
si je n'entrevoyais dans le geste définitif, ultime,
la solution ?

Vous souvenez-vous de M. Teste ? Il lit parfois les romans,
notre enquête en frappe le temps nécessaire qu'il y répond.
Il y répond.

M. E. TESTE :

Des personnes qui se suicidient, les unes se font
violence ; les autres, au contraire, cèdent à elles-
mêmes et semblent obéir à je ne sais quelle fatalé
courbure de leur destin.

Les premiers sont contrariés par les circon-
stances ; les seconds par leur nature, et toutes les favo-
xelles extérieures du sort ne les retrouveront pas
de suivre le plus court chemin.

On peut concevoir une troisième espèce de
suicides. Certains hommes considèrent si froide-
ment la vie et se sont fait de leur liberté une idée
si absolue et si jalouse qu'ils ne veulent pas
laisser au hasard des événements et des vicissi-
tudes organiques la disposition de leur mort.
Ils répugnent à la vieillesse, à la déchéance, à la
surprise. On trouve chez les anciens quelques
exemples et quelques êtudes de cette inhumaine
ferméter. Quant au meurtre de soi-même qui est
imposé par les circonstances, et dont j'ai parlé
en premier lieu, il est conçu par son auteur comme
une action ordonnée à un dessein défini. Il pro-
cède de l'impuissance où l'on se trouve d'abolir
exactement un certain mal.

On ne peut atteindre la partie que par le
détour de la suppression du tout. On supprime
l’ensemble et l’avenir pour supprimer le détail et le présent. On supprime toute la conscience, parce que l’on ne sait pas supprimer telle pensée ; toute la sensibilité, parce que l’on ne peut en finir avec telle douleur invincible ou continue. Hérode fait égorger tous les nouveaux-nés, ne sachant discerner le seul dont la mort lui importe. Un homme assis par un rat qui infeste sa maison et qui demeure insaisissable, brûle l’édifice entier qu’il ne sait purger précisément de la bête.

Ainsi l’exaspération d’un point inaccessible de l’être entraîne le tout à se détruire. Le désespéré est conduit ou contraint à agir indistinctement.

Ce suicide est une solution grossière.

Ce n’est point la seule. L’histoire des hommes est une collection de solutions grossières. Toutes nos opinions, la plupart de nos jugements, le plus grand nombre de nos actes sont de purs expédients.

Le suicide du second genre est l’acte inévitable des personnes qui n’offrent aucune résistance à la tristesse noire et illimitée, à l’obsession, au vertige de l’imitation, ou bien d’une image sinistre et singulièrement choyée.

Les sujets de cette espèce sont de sensibilités à une représentation ou à l’idée générale de se détruire. Ils sont comparables à des intoxiqués ; l’on observe en eux dans la poursuite de leur mort, la même obturation, la même anxiété, les mêmes ruses, la même dissimulation que l’on remarque chez les toxicomanes à la recherche de leur drogue.

Quelques-uns ne désirent pas positivement la mort, mais la satisfaction d’une sorte d’instinct. Parfois c’est le genre même de mort qui les fascine. Celui qui se voit pendu, jamais ne se jetera à la rivière. La noyade ne l’inspire point. Un certain menuisier se construit une guillotine fort bien conçue et ajustée, pour se donner le plaisir de se trancher nettement la tête. Il y a de l’esthétique dans ce suicide, et le souci de composer soigneusement son dernier acte.

Tous ces êtes deux fois mortels semblent contenir dans l’ombre de leur âme un semmambule étrange, un rêveur implacable, un double, exécuteur d’une inflexible consigne. Ils portent quelquefois un sourire vide et mystérieux, qui est le signe de leur secret monotone et qui manifeste (si l’on peut écrire ceci) la présence de leur absence. Peut-être perçoivent-ils leur vie comme un songe vain ou pénible dont ils se sentent toujours plus las et plus tentés de se réveiller. Tout leur paraît plus triste et plus nul que le non être.


Un vase précieux qui est sur le bord même d’une table; un homme debout sur un parapet, sont en parfait état équilibré ; et toutefois nous aimerions mieux les voir un peu plus éloignés de l’aplomb du vide. Nous avons la perception très poignante du peu qu’il en faudrait pour précipiter le destin de l’homme ou de l’objet. Ce peu manquera-t-il à celui dont la main est armée ? S’il s’oublie, si le coup part, si l’idée de l’acte l’emporte et se dépense avant d’avoir excité le mécanisme de l’arrêt et la reprise de l’empire, appellerons-nous ce qui s’ensuivra : suicide par imprudence ? La victime s’est laissé agir, et sa mort lui échappe, comme une parole inconsidérée. Elle s’est avancée insensiblement dans une région dangereuse de son domaine volontaire, et sa complaisance à je ne sais quelles sensations de contact et de pouvoir l’ont engagée dans une zone où la probabilité d’une « catastrophe » est très grande. Elle s’est mise à la merci d’un lapsus, d’un minime incident de conscience ou de transmission. Elle se tue, parce qu’il était trop facile de se tuer.

On a insisté quelque peu sur ce modèle imaginaire d’un acte à demi fortuit, à demi déterminé, afin de suggérer toute la fragilité des distinctions et des oppositions que l’on essaie de définir entre les perceptions, les tendances, les mouvements et les conséquences des mouvements, — entre le faire et le laisser faire, l’agir et le pâtrir, — le vouloir et le pouvoir. (Dans l’exemple donné ci-dessus, le pouvoir induit au vouloir.)

Il faudrait toute la subtilité d’un casuiste ou d’un disciple de Cantor, pour démêler dans la trame de notre temps ce qui appartient aux divers agents de notre destinée. Vu au microscope, le fil que dévient et tranchent les Parques est un câble dont les brins multicolores s’animent, s’interrompent, se substituent, et repaissent dans le développement de la torsion qui les engage et les entraîne.

M. Arnold Barglay

Le signataire de ces lignes a effectué un suicide manqué par immersion. Il recommencera — ayant gardé de cette tentative l’avant-goût d’une joie si dionysiaque et si noire, d’une ivresse de nou-
veauté si pressante et si totale que rien ne les a jamais, avant ni après, égalées.

Cette première initiation à une fête qu’il se donnera un jour, il essayerait de la décrire, si toute transposition verbale de la notion nouvelle désormais incorporée en lui ne lui apparaissait profanatrice.

M. ANDRÉ MASSON:

M. MARCEL NOLL:

Le fait de donner à ma pensée une expression susceptible d’être comprise par ceux qui la liront, voilà bien ce qui passe pour ma force, voilà bien ma faiblesse. Chaque jour, je constate que rien n’est dit parce que l’homme a besoin de clarté et que les signes désespérés de son iniquétude sont toujours les mêmes.

Abandonnons l’orgueil, les déceptions, l’humiliation de la pensée devant le cœur, cet hiver je porte la tête haute.

Qui m’appelle ? (je ne suis pas seul au monde ?) Je n’ai d’autre désir que de me tenir bien tranquille au soleil, à l’ombre, que d’avouer ma faiblesse, moi qui ne suis pas faible, et de tendre mes mains vers d’autres, très belles et que je sais. Mais l’ignoble exploitation de ce que j’aime par les autres, le sentiment que CELA NE PEUT DURER, m’obligeant à la colère et au délire. Ma colère m’ordonne de me sacrifier et je me sacrifie journallement, parce que je suis libre. Depuis longtemps, je crois à la valeur de ce sacrifice et je ne me ménage plus, ma confiance en la vie devient de jour en jour plus forte et de jour en jour plus aventure. Dans cette lutte pour gagner l’homme, je triompherais et je ne me réjouirai pas. Victoires, défaites, tout se heurte à l’héroïsme.

Mais déjà vous vous attribuez mes armes que je ne dissimule pas. Je veux bien croire que vous révez, vous me frappez à la tête et au ventre, mais je vous montre mon cœur, neuf et pur comme au premier jour. Mes tours, mes grimaces, c’est vous qui les ferez. Cela vous va si bien.

Dernièrement, l’un des vôtres est venu me voir. Mais il me parlait de trop loin. Pour toute réponse, je lui ai montré le fleuve qui roulait à nos pieds, ce fleuve qui, peut-être, nous avait toujours séparés. Il disait : « Mon immensité, c’est un corps humain en perdition. » Alors j’ai dirigé mon regard vers le sien et comprenant ce qu’il me demandait je lui ai donné un poignard. Quelques heures après, il s’en était servi, il avait « donné sa démission ».

D’autres viendront ; tous, ils répondront affirmativement à mes conseils, sans savoir si je serais plus heureux de les voir partir, bâtir des villes, fonder des royaumes. Et je vous promets formellement qu’aucun ne se ratera.

Si je vis encore, c’est que je n’ai rien trouvé d’autre que moi-même à opposer à l’éternité. Vous sourirez, impunément, hommes de tous temps qui m’isolez avec des vieux mots faits pour vous : naïveté, candeur, d’autres encore que je ne connais pas. Je vous laisse sur un pied, votre journal à la main. Ouvrez-le, il porte en manchettes cette phrase d’Oscar Wilde : « Ce qui est exprimé ne mérite plus l’attention. »

Me voici encore, le désespoir est encore à la place de l’espoir, indolent plutôt qu’implacable. Les autres ont acquis l’intelligence d’une destinée donnée, le mécanisme secret de cette destinée ne les effraie pas. Je suis quand même au milieu d’eux. Et qu’ils sachent que si je bois, c’est pour briser ensuite le verre dans mes mains.

Je ne suis pas un désespéré, je suis un mourant. Regardez comme mon sang coule bien maintenant.

Il est de l’habitude de ceux qui ouvrent une enquête de la jeter aussitôt, déposant des conclusions, cherchant le plus grand commun diviseur des réponses préesentées, leur conciliation. Il nous paraît plus naturel, nos contemporains entendus de pourvoir la première fois cette question :

Le Suicide est-il une solution ?

P. S. — La Révolution Surréaliste présente ses excuses à MM. J. Eelis, Theo Van Doesburg, Gabriel d’Anhore, Miehe Decaë, Nathan Larrier, Louis de Goncourt Frick, Philippe Etroman, Joseph Depalme, Pierre Vialard, etc., mais renonce à publier leurs réponses, ou l’abondance de matières, pour les uns, le contenu de ces réponses, pour les autres.

Extrait d’une lettre de Fernand Fontaine, classe 1916, tué le 20 juin 1915 :

» Non vraiment, ce n’est pas si amusant que je le croyais...
Et si je meurs crois bien que ce sera contre la France. »

Lire ORIENT ET OCCIDENT, par René Guénon (Le Radeau, n° 1).

Lire EUFÈBE, le plus grand charlatan du monde, n° 1 et 2.

Le 27 Février, au Théâtre Pirandello (Italie), première représentation de Nosté, d’Albert Savinio. Conférence de Louis Aragon : L’Ouest fait naufrage au bord du ciel.
OUVREZ LES PRISONS

Licenciez l'Armée

Il n'y a pas de crimes de droit commun.

Les contraintes sociales ont fait leur temps. Rien, ni la reconnaissance d'une faute accomplie, ni la contribution à la défense nationale ne sauraient forcer l'homme à se passer de la liberté. L'idée de prison, l'idée de caserne sont aujourd'hui monnaie courante : ces monstruosités ne vous étonnent plus. L'indignité réside dans la quiétude de ceux qui ont tourné la difficulté par diverses abdications morales et physiques (honnêteté, maladie, patriotisme).

La conscience une fois reprise de l'abus que constituent d'une part l'existence de tels cachots, d'autre part l'avilissement, l'amoindrissement qu'ils engendrent chez ceux qui y échappent comme chez ceux qu'on y enferme, — et il y a, paraît-il, des insensés qui préfèrent au suicide la cellule ou la chambrette, — cette conscience enfin reprise, aucune discussion ne saurait être admise, aucune palinodie. Jamais l'opportunité d'en finir n'a été aussi grande, qu'on ne nous parle pas de l'opportunité. Que M. les assassins commencent, si tu veux la paix prépare la guerre, de telles propositions ne couvrent que la plus basse crainte ou les plus hypocrites désirs. Ne redoutons pas d'avouer que nous attendons, que nous appelons la catastrophe. La catastrophe ? ce serait que persiste un monde où l'homme a des droits sur l'homme. L'union sacrée devant les couleuvres ou les mitrailleuses, comment en appeler plus longtemps à cet argument disqualifié ? Rendez aux champs soldats et bagnards. Votre liberté ? Il n'y a pas de liberté pour les ennemis de la liberté. Nous ne serons pas les complices des géoliers.

Le Parlement vote une amnistie tronquée ; une classe au printemps prochain partira ; en Angleterre toute une ville a été impuissante à sauver un homme, on a appris sans stupeur que pour la Noël en Amérique on avait suspendu l'exécution de plusieurs condamnés parce qu'ils avaient une belle voix. Et maintenant qu'ils ont chanté, ils peuvent bien mourir, faire l'exercice. Dans les guérites, sur les fauteuils électriques, des agonisants attendent : les laissez-vous passer par les armes ?

Ouvrez les Prisons

Licenciez l'Armée
LE SANGLANT SYMBOLE

Nouvelle par Jean-Michel STROGOFF

Quand la grande Lutte s’était dressée sur un horizon de décadence, Théodore Letzinski terminait de brillantes études de médecine ; il était de ceux dont on dit : « Celui-là ira loin. » Son profil slave et sa parole imprégnée du charme de même marque étaient bien connus dans les milieux de la Pensée Libre.

Théodore Letzinski comme tous les étudiants russes était anarchiste ; et ses yeux légèrement fendus en amande, très doux, avaient des éclairs quand on parlait des possessions que son père avait sur les bords du Diachylon.

La mobilisation, fâcheuse de choses secouées, le surprit en plein rêve. Frappé dans ses croyances les plus chères d’humanité, il fut mobilisé en tant qu’infirmer militaire, vaguement ému de revêtir cest uniforme exécré, qui s’agrandissait des événements.

Et puis, non encore gagné à la cause Civilisée qui malgré lui le prenait pour prosélyte, Théodore Letzinski partit au feu, un jour qu’il faisait chaud et qu’il relisait Kropotkine, Karl Marx et P. de Malpighi.

Alors la conversion sainte s’opéra : le vieux sang de ses aieux frémit en lui et le guerrier antique porteur du knout à huit neuds s’éveilla. Il fut sur le point de tuer plusieurs boches et on le rencontra dans le dédale des tranchées, l’œil étrange et se frappant la poitrine.

Il y eut une attaque. Le premier, et malgré l’insigne pacifique de son bras, il s’élance, et sans entendre les balles qui mordaient son corps ascétique, ne s’arrêta que dans la troisième ligne allemande, seul. Et puis il s’affaissa. Un officier allemand, comme c’est l’usage, commanda qu’on lui coupât les poignets. Puis avec un sourire :

« Que l’on m’apporte les dépêches », dit-il. Et il lut les succès de son empire à l’agonisant, Verdun pris... Varsovie et le Malpighi en flammes, le dé cervelage de M. Poincaré...

L’œil fixe et slave, Théodore Letzinski écoutait. Son sang coulait tout doucement et commençait à mouiller les genoux de ceux qui l’entouraient ; quelques Allemands y plongèrent leur quart et burent.

Théodore Letzinski semblait ne rien sentir ni ne rien voir ; à l’aide de ses moignons horribles et de ses dents, il se livrait à une étrange opération.

L’officier prussien continuait son horrible lecture.

« Toutes les églises livrées à M. Barrès, le secret de poésie abandonné par A... B... »

Théodore, exsangue ne pouvait plus parler. Mais son travail étaitterminé — sur l’horrible bouillon pourpre qui mon tait toujours — mer mer épouvantable — il abandonna un SYmbole.

Un petit bateau de papier flottant.

JACQUES VACHÉ.
Sûreté générale :

La liquidation de l’opium

J’ai l’intention non dissimulée d’épuiser la question afin qu’on nous foute la paix une fois pour toutes avec les soi-disant dangers de la drogue.

Mon point de vue est nettement anti-social. On n’a qu’une raison d’attaquer l’opium. C’est celui du danger que son emploi peut faire courir à l’ensemble de la société.

Ce danger est faux.

Nous sommes nés pourris dans le corps et dans l’âme, nous sommes congénitalement inadaptés ; supprimez l’opium, vous ne supprimerez pas le besoin du crime, les cancers du corps et de l’âme, la propension au désespoir, le crétinisme né, la vérole héréditaire, la friabilité des instants, vous n’empêcherrez pas qu’il y ait des âmes destinées au poison quel qu’il soit, poison de la morphine, poison de la lecture, poison de l’isolement, poison de l’onomisme, poison de soins répétés, poison de la faiblesse enracinée de l’âme, poison de l’alcool, poison du tabac, poison de l’anti-sociabilité. Il y a des âmes incurables et perdues pour le reste de la société. Supprimez-leur un moyen de folie, elles en inventeront dix mille autres. Elles créeront des moyens plus subtils, plus furieux, des moyens absolument désemparés. La nature elle-même est anti-sociale dans l’âme, ce n’est que par une usurpation de pouvoirs que le corps social organisé réagit contre la pente naturelle de l’humanité.

Laissons se perdre les perdus, nous avons mieux à occuper notre temps qu’à tenter une régénération impossible et pour le surplus, inutile,odieuse et nuisible

Tant que nous ne serons pas parvenus à supprimer aucune des causes du désespoir humain, nous n’aurons pas le droit d’essayer de supprimer les moyens par lesquels l’homme essaie de se décrasser du désespoir.

Car il faudrait d’abord arriver à supprimer cette impulsion naturelle et cachée, cette pente spécifique de l’homme qui l’incline à trouver un moyen, qui lui donne l’idée de chercher un moyen de sortir de ses maux.

De plus les perdus sont par nature perdus, toutes les idées de régénération morale n’y feront rien, il y a un déterminisme inamovible : il y a une incurabilité indiscutable du suicide, du crime, de l’idiotie, de la folie, il y a un coucou invincible de l’homme, il y a une friabilité du caractère, il y a un châtiment de l’esprit.

L’aphasie existe, le tabès dorsalis existe, la méningite syphilitique, le vol, l’usurpation. L’enfer est déjà ce monde et il est des hommes qui sont des évadés malheureux de l’enfer, des évadés destinés à recommencer éternellement leur évasion. Et assez là-dessus.

L’homme est misérable, l’âme est faible, il est des hommes qui se perdent toujours. Peu
important les moyens de la perte ; ça ne regarde pas la société.

Nous avons bien démontré, n’est-ce pas, qu’elle n’y peut rien, elle perd son temps, qu’elle ne s’obstine donc plus à s’enraciner dans sa stupidité.

Et enfin nuisible.

Pour ceux qui osent regarder la vérité en face,

riebuses renommées sur leurs prétendues indignations contre l’inoffensive et infime secte des damnés de la drogue (inoffensive parce que infime et parce que toujours une exception), cette minorité de damnés de l’esprit, de l’âme, de la maladie.

Ah ! que le cordon omnilcal de la morale est chez eux bien noué. Depuis leur mère, ils n’ont, n’est-ce pas, jamais péché. Ce sont des apôtres, ce sont les descendants des pasteurs ; on peut seulement se demander où ils puissent leurs indignations, et combien surtout ils ont palé pour ce faire, et en tout cas qu’est-ce que ça leur a rapporté.

Et d’ailleurs là n’est pas la question.

En réalité, cette fureur contre les toxiques et les lois stupides qui s’en suivent :

1° Est inopérante contre le besoin du toxique, qui, assouvi ou massouvi, est inné à l’âme, et l’induirait à des gestes résolument anti-sociaux, même si le toxique n’existait pas.

2° Exaspère le besoin social du toxique, et le change en vice secret.

3° Nait à la véritable maladie, car c’est là la véritable question, le nez vital, le point dangereux : Malheureusement pour la médecine, la maladie existe.

Toutes les lois, toutes les restrictions, toutes les campagnes contre les stupéfiants n’aboutiront jamais qu’à enlever à tous les nécessiteux de la douleur humaine, qui ont sur l’état social d’improvisables droits, le dissolvant de leurs maux, un aliment pour eux plus merveilleux que le pain, et le moyen enfin de repénétrer dans la vie.

Plutôt la peste que la morphine, hurle la médecine officielle plutôt l’enfer que la vie. Il n’y a que des imbéciles du genre de J.-P. Liausu (qui est pour le surplus un avorton ignorant) pour prétendre qu’il faille laisser des malades maîtriser dans leur maladie.

Et c’est ici d’ailleurs que toute la cuisterie du personnage montre son jeu et se donne libre carrière : au nom, prétend-il, du bien général.

Suicidez-vous, désespérez, et vous, torturés du corps et de l’âme, perdez tout espoir. Il n’y a plus pour vous de soulagement en ce monde. Le monde vit de vos charniers.

Et vous, fous lucides, tabèques, cancéreux, méningitiques chroniques, vous êtes des incompris. Il y a un point en vous que nul médecin ne comprendra jamais, et c’est ce point pour moi qui vous sauve et vous rend augustes, purs, merveilleux : vous êtes hors la vie, vous êtes au-dessus de la vie, vous avez des maux que l’homme ordinaire ne connaît pas, vous dépasserez le niveau normal et c’est de quoi les hommes vous tiennent rigueur ; vous empoisonnez leur quiétude, vous êtes des dissolvants de leur stabi-
lité. Vous avez d’irrépressibles douleurs dont l’essence est d’être inadaptable à aucun état connu, inajustable dans les mots. Vous avez des douleurs répétées et fuyantes, des douleurs insolubles, des douleurs hors de la pensée, des douleurs qui ne sont ni dans le corps ni dans l’âme, mais qui tiennent de tous les deux. Et moi, je participe à vos maux, et je vous le demande : qui osait nous mesurer le calmant ? Au nom de quelle clarté supérieure, âme à nous-mêmes, nous qui sommes à la racine même de la connaissance et de la clarté. Et cela, de par nos instances, de par notre insistance à souffrir.

Nous que la douleur a fait voyager dans notre âme à la recherche d’une place de calme où s’accrocher, à la recherche de la stabilité dans le mal comme les autres dans le bien. Nous ne sommes pas fous, nous sommes de merveilleux médecins, nous connaissons le dosage de l’âme, de la sensibilité, de la moelle, de la pensée. Il faut nous laisser la paix ; il faut laisser la paix aux malades, nous ne demandons rien aux hommes, nous ne leur demandons que le soulagement de nos maux. Nous avons bien évalué notre vie, nous savons ce qu’elle comporte de restrictions en face des autres, et surtout en face de nous-mêmes. Nous savons à quel avancement consenti, à quel renoncement de nous-mêmes, à quelles paralysies de subtilités notre mal chaque jour nous oblige. Nous ne nous suicidions pas tout de suite. En attendant qu’on nous foute la paix.

1er janvier 1925.

La Mort :

La Muraille de Chêne

C’est le bébé Cadum éternellement souriant sur le mur, c’est la phrase sublime de Robespierre : « Ceux qui nient l’immortalité de l’âme se rendent justice », c’est le laurier qui jaunit au pied d’une colonne volontairement tronquée, c’est le reflet du pont, c’est le parapluie brillant comme un monstre marin et vu, un jour de pluie, du haut d’un cinquième étage. Croyais-tu en l’immortalité de l’âme, tribun disparu ? Peu m’importe ; toute assurance est ici vaine. L’incertitude seule suppose quelque noblesse. L’immortalité au reste, est immense. Seule l’éternité vaut d’être considérée. L’horrible est que la majorité des hommes lient le problème de la mort à celui de Dieu. Que ce dernier soit un lotisseur céleste et problématique, une superstition attaquée à un fétiche assez poétique en soi (croissant, croix, phallos ou soleil) ou une croyance infiniment respectable à un domaine d’infinit succesifs, je considérerai toujours son intervention futuresière, de par la volonté humaine, comme une escroquerie.

Celui qui ne doute pas de l’inexistence de Dieu rend concrète son inadmissible ignorance, la connaissance des éléments spirituels étant spontanée. Presque toujours celui qui croit en Dieu est un lâche et un matérialiste borné à sa seule apparence anatomique. La mort est un phénomène matériel. Y faire intervenir Dieu, c’est le matérialiser. La mort de l’esprit est un nonsens. Je vis dans l’éternité en dépit du ridicule d’une semblable déclaration. Je crois vivre, donc je suis éternel. Le passé et le futur servent la matière. La vie spirituelle comme l’éternité se conjugue au présent.

Si la mort me touche, ce n’est pas en ce qui concerne ma pensée, mon esprit, que ne saurait voiturer le plus beau corbillard, mais les sens. Je n’imagine pas d’amour sans que le goût de la mort, dépourvue d’ailleurs de toute sentimentalité et de toute tristesse, y soit mêlé. Merveilleuses satisfactions de la vue et du toucher, perfection des jouissances, c’est par votre entremise que ma pensée peut entrer en relation avec la mort. Le caractère fugitif de l’amour est aussi le sien. Si je prononce l’êloge de l’un, c’est celui de l’autre que je commence. O femmes aimées ! vous que j’ai connues, vous que je connais, toi, blonde flamboyante dont je poursuis le rêve depuis deux ans, toi brune et couverte de fourrures sacrées, toi encore que je m’obstine à rencontrer et à suivre dans des milieux divers et qui, tétoutes de ma pensée sans vous souscrire encore, femme de trente ans passées, jeune fille de vingt ans et les autres, je vous convie toutes à mon enterrement. Un enterrement comme il se doit, bien grotesque et ridicule, avec des fleurs jaunes et les palotins du père Ubu en croque-mort !

A moins que d’ici là...

Le caractère fugitif de l’amour est aussi celui de la mort.

ROBERT DESNOS.

Boulevard Edgard-Quinet, à minuit.

Man Ray.
La liberté... après mille péripéties, de grands désordres, et l'échec de ses plus simples démarches vers elle, l'homme découragé se prend à hauser les épaulas. Ce mot irrite comme le feu. Tu n'as pas deux paupières pour regarder la liberté en face.

Sa dépendance, l'individu d'abord ne la soupçonne pas. Il sait évidemment qu'il peut étendre le bras s'il le veut. Tout lui est objet de volonté. Affaire de quelques siècles, la doute apparaît, se précise et la personne alors naît à l'absolu déterminisme où la voici enfin tombée. C'est ici que nous nous tenons, c'est à ce moment de la méditation humaine, et pourtant comment se pourrait-il que l'esprit ait en un seul endroit trouvé son terme, et là comme ailleurs se borne, mais paraît-il à bon droit, à un vague sentiment, élevé à la dignité d'idée ? Comment se pourrait-il qu'une croyance enraye le mouvement de l'esprit ? Du dogme déterministe ne va-t-il pas sortir une affirmation nouvelle de la liberté ? La liberté transfigurée par son contraire, au bord de cette eau troublée j'attends que ses traits divins transparaissent sous les rideaux élargies de l'inévitable, sous les chaînes relâchées qui dissimulaient son visage.

La liberté aux grands yeux, comme une fête des rues qu'elle revient. Ce ne sera plus la liberté d'autrefois maintenant qu'elle a connu Saint-Lazare. Ses poignets meurtris... comment avez-vous pu croire qu'un seul acte mental pouvait anéantir une idée ? Le mot, même déshonoré à vos frontons publics, est resté dans votre bouche alors que vous le disiez follement banni de votre cœur. Et ainsi née, la liberté enfin existe. Elle sort de la nuit où la causalité sans cesse la rejette, enrichie de la notion du déterminé et toute enveloppée d'elle. Qu'est-ce maintenant qui résout les contradictions de la liberté ? Qu'est-ce qui est parfaitement libre, et dans le même temps, déterminé, nécessaire ? Qu'est-ce qui tire de sa nécessité le principe de sa liberté ? Un tel être qui n'a de volonté que de son devenir, qui est soumis au développement de l'idée, et ne saurait imaginer que lui, s'identifie à l'idée, dépasse la personne, il est l'être moral, que je conçois à sa limite, qui ne veut rien que ce qui doit être, et qui libre dans son être devient nécessairement le développement de cet être libre. Ainsi la liberté apparaît comme le fondement véritable de la morale, et sa définition implique

la nécessité même de la liberté. Il ne saurait y avoir de liberté dans aucun acte qui se retourne contre l'idée de liberté. On n'est pas libre d'agir contre elle, c'est-à-dire immoralement.

Tout ce qui précède implique la condamnation des considérations métaphysiques dans le domaine de la sociologie. Cette égalité d'humeur devant les notions contraires qui passe en politique pour la largeur d'esprit, qui permet cette continuelle conciliation des inconciliables par quoi la vie sociale abusivement se perpétue, n'est due qu'à une erreur primaire sur la portée et la signification de la dialectique transcendantale. Que la liberté de chacun se définisse par cette frontière la liberté de tous, voilà une formule qui a fait son chemin sans que l'on songe à en discuter les absurdes termes. C'est à cette fausse liberté qu'en réfèrent nos philosophes de gouvernement.

Elle est à la base de tous les modérantismes. O modérés de toutes sortes, comment pouvez-vous vous tenir dans ce vague moral, dans ce flou où vous vous plaisez ? Je ne sais laquelle admirer le plus, de votre impartialité ou de votre sottise. La moralité, la liberté, sont de votre vocabulaire. Mais vaine ment on cherchait à vous en tirer les définitions. C'est qu'il n'y a de moralité que la moralité de la Terreur, de liberté que l'impossible liberté dominatrice : le monde est comme une femme dans mes bras. Il y aura des fers pour les ennemis de la liberté. L'homme est libre, mais non pas les hommes. Il n'y a pas de limites à la liberté de l'un, il n'y a pas de liberté de tous. Tous est une notion vide, une maladroite abstraction, que l'on retrouve enfin son indépendance perdue. Ici finit l'histoire sociale de l'humanité. Pêcheurs en eau trouble, vos sophismes ne prévaudront pas : le mouvement de l'esprit n'est pas indifférent, est pas indifféremment dirigé. Il y a une droite et une gauche dans l'esprit. Et c'est la liberté qui entraîne l'aiguille de la boussole vers ce nord magnétique, qui est de côté du cœur. Rien, ni les catastrophes, ni la considération dérisoire des personnes, ne saurait entraver l'accomplissement du devenir. L'esprit balaye tout. Au centre de cette grande plaine où l'homme habite, où dans les mers asséchées se sont éteints plusieurs soleils, l'un après l'autre, que ce grand vent du ciel sévissait, que l'idée au-dessus des champs se levé et renverse tout. Il y a tout à gagner de la plus grande perte. L'esprit vit du désastre et de la mort.

**

Ceux qui modérément meurent pour la patrie... ceux qui modérément dorment le long du jour... ceux qui modérément, et voilà...
ragement de tous. Les plus jolies femmes elles-mêmes, j’eussé voulu les élever contre leur sort, glisser ce follet dans leurs yeux ouverts. Et pourtant le détestable bonheur, pour le peu qui m’en a été donné, peut bien s’évaporer dans sa touche fiole de poison, ce n’est pas à lui que j’aurai recours pour vivre. Elles sont, les occasions, pourvues d’une si grande puissance affective, et si pressantes, que je n’ose me tracer un chemin à l’abri de leur cahotement, quitter à consterner ceux qui déjà croyaient à mon imposabilité en me voyant, à certaines heures, passer au-dessus d’eux avec l’exactitude d’un wagonnet de pierres.

On m’a beaucoup reproché dernièrement de telles défaillances et, tout d’abord, de ne pas agir de façon plus conforme à mes idées. Comme si, répondant au premier appel de celles-ci, obéissant à l’impulsion la plus fréquente et la plus forte que je subisse, il ne me restait pas qu’à descendre dans la rue, revolver aux poings, et... l’on voit ce qu’il adviendrait. Puis, qui sait, j’expurgerais quelqu’un, et tout serait à refaire. En pareil domaine y a-t-il place, pourtant, pour autre chose ? Quelle action indirecte me satisfaire ? Dès lors que je cherche, voici, paraît-il, que je rentre dans l’art, c’est-à-dire dans je ne sais quel ordre social où l’impunité m’est assurée mais où, jusqu’à un certain point, je cesse de tirer à conséquence. Encore la condition qui m’est ainsi faite ne peut-elle passer pour incompatible avec ma dignité que pour ceux qui ne vous ont jamais vu briller entre les barreaux, belles et grandes prunelles !

Des heures me sont accordées pour penser à tout ce qui me désarme : de jeune, d’éternel, d’incertain, de splendide. La beauté d’un être et ce droit imprescriptible que de loin en loin je veux me croyre sur elle, aussi vrai que cela peut encore constituer pour moi la torture par l’espérance, je ne demande pas qu’on me juge à l’échelle des héros.

**

Dans sa « Préface à l’Avenir », M. Jean Hytier déplore qu’après Les Pas perdus je ne me sois pas suicidé. A la croire j’aurais fait machine arrière en revenant au surréalisme. Il a peut-être raison. Mais si je possède à quelque degré le sentiment tragique de la vie, concevait-on qu’il me détourne d’exalter ce qui me paraît exaltable ? Ne serait-ce pas méconnaître par là la nature de ce sentiment ? J’ai pu, ces dernières années, constater les méfaits d’un certain nihilisme intellectuel dont la malice était à tout propos de poser la question de confiance la plus générale et la plus vaine. Dans le désarroi moral qui s’ensuivait, seuls trouvaient grâce quelques modes d’activité superficielle et de pauvres paradoxes. C’est ains
que la nouveauté, au sens le plus fantaisiste du mot, passait en toutes matières pour un critérium suffisant. Hors d'elle il n'était pas de salut : elle justifiait avec insistance des tentatives désioires en peinture, en poésie. D'expérience valable aux confins de la vie et de l'art, de preuve par l'amour, de sacrifice personnel, pas trace.

Il s'agissait à tout prix d'y remédier.

Force fut, pour cela, d'envisager un mode de consultation publique qui résolût, à la manière d'un plébiscite, la question qui, bien qu'on la perçût de vue, continuait à se poser et se poser toujours, n'étant rien moins que celle de la neutralité de l'esprit. L'action intellectuelle sera-t-elle subjective, objective ; et dans quelle mesure engagera-t-elle, en définitive, la volonté universelle dont, à la fin du dix-neuvième siècle, on affecta de ne plus tenir compte ? C'est au surréalisme de se prononcer. N'est-ce pas nous, en effet, qui demandons les premiers, non la destruction des musées et des bibliothèques, mais — ce qui est plus grave — l'abolition des privilèges artistique, scientifique et autres et, pour commencer, la libération désintéressée, l'isolement de cette substance mentale commune à tous les hommes, de cette substance souillée jusqu'ici par la raison ? Avec le surréalisme nous avons la prétention d'établir au centre du monde et de nous-mêmes une inquiétante machine qui suppléera à la force intellectuelle comme toute autre à la force physique. Nous travaillons à son perfectionnement et ne doutons pas qu'elle soit un jour en mesure de pourvoir à toutes nos dépenses d'énergie.

Si quelque chose doit nous en convaincre, c'est bien le fonctionnement du Bureau de recherches surréalistes, 15, rue de Grenelle. De toutes parts on nous adresse des récits de rêves et quantités d'autres documents. Nous réservons un grand nombre de communications qui nous sont faites, pour les produire en temps et lieu. Enfin nous ne saurions trop répéter que nous sommes prêts à accueillir favorablement toutes les initiatives surréalistes, d'où qu'elles viennent. Nous tenons, d'autre part, à insister sur le caractère purement révolutionnaire de notre entreprise, en fonction duquel on nous trouvera toujours aux côtés de ceux qui sont prêts à donner leur vie pour la liberté.

Nous lancerons autant d'appels qu'il faudra.

Ce qui se passe au Bureau de recherches surréalistes, en décembre 1924, ne saurait détourner toute notre attention de ce qui se produit au dehors. Je demande en grâce à certains de mes amis de ne pas combattre l'activité, peut-être toute extérieure au surréalisme, mais haute de mobiles, de Pierre Morhange. — Que l'actualité politique elle-même serve au moins à nous renseigner sur le progrès de la maladie de ce temps, d'ailleurs incurable. — Evitons toute spécialisation : est-il un chapitre auquel le surréalisme n'ait voix ? Tournons-nous vers l'Orient, d'où commencent à nous venir des encouragements immenses. La poésie s'apprête à passer sur un pont. C'est Paris !

Dans cet étrange tableau, mais ceci pour moi seul, pourquoi figure donc au premier plan une grande et merveilleuse coque de satin blanc qu'on m'a dit être le divan de Madame Sabatier ?

André Breton.

Le Sommeil :

Je ne sais pas découper

Les géologues ne doutent de rien et trouvent la vie toute simple car du globe dont ils s'occupent, ils ont réussi à faire une petite boule de mosaïques apprivoisées et démontables. Ils coupent la terre en deux et après cette opération nous offrent un moka idéal et saugrenu d'ères successives. Et le tour est joué, le tour d'ailleurs a semblé si facile que nos psychologues durant des siècles s'y sont essayés. Peine perdue. Les éléments demeurent en fusion. La tranche de vie est un lambeau de brouillard tristement sanglant et il nous faut encore compter avec les douloureuses surprises des rêves.
Oui nos rêves. Cette petite fumée, après quoi s’acharne toujours notre course aux sécurités, soudain s’évapore et c’est à recommencer. Et nous cherchons un feu nouveau. Je pense à cette jarre qui dans un décor de Chirico, tout près de cette maison, dont vous dites, Breton, qu’elle devait abriter un sphinx, reste sur une scène vide après le départ — enfin — des danseurs importuns. Allons-y de notre petit symbole. Les danseurs importuns, ce sont les divertissements quotidiens et qui ne gardent même point cette séduction pittoresque dont la qualité certes n’est pas grande, mais dont nous espérons qu’elle pourrait aider encore à quelque illusion passe-temps. Mais le temps ne passe, ni ne coule. Les danseurs sont partis et ont bien fait de partir. La jarre est seule sur la scène. Une fumée sort de la jarre. Je diriez-vous qu’un bossu y est caché qui fume benoîtement sa pipe? Qu’on appelle le bossu instinct sexuel ou de conservation, ne montent pas moins de la jarre, de notre sommeil, la fumée, les rêves. Et ces rêves, cette fumée ne sont point la somme d’une jarre, d’un bossu, d’une pipe, non plus que d’un sommeil, d’un corps, d’un instinct.

Nous n’avons pas la stupide consolation de nous séparer en tranches, en quartiers. Réel et impondérable un nuage s’élève de mes heures libres. Mais au réveil il me faut avouer que je me rappelle moins les images que cet état qui en naquit. Recommencant une vie contrôlée, j ‘essaie avec les moyens de ma petite expérience aux yeux ouverts, de suivre en sens inverse ce que nos pédiants baptisent processus, et, parti d’un état vague mais péremptoire recherche des précisions qui ne parviendront du reste point à me sembler indéniables.

Au fur et à mesure que le jour m’éloigne du rêve nocturne, l’état qui en fut le résultat, s’évaporant, je suis, pour le recréer, contraint de courir après un plus grand nombre d’images, de mots. Ainsi naît cette tentative de l’art. On prend la jarre, un bossu. On prend un corps, un sexe. On prend une toile, des pinceaux. On prend du papier, une plume. Hélas il n’y a plus ni fumée, ni rêves. Un enfant interrogé au matin expliquera sa joie ou son terreur nocturnes par un seul fait. A midi les accessoires du songe auront été multipliés, deux heures après triplés et ainsi de suite.

Donc nous cherchons les sensations nettes et insuffisantes capables de recréer un état vague et suffisant. Je rêve d’un goût de chair humaine (non caressée, ni mordue, mais mangée). Je me réveille avec une surprise dans la bouche. Comment y vint-elle. Je crois que j’ai vu des guiurlandes de peau décortiquée. Ces guiurlandes ornaient ma chambre, alourdis de fruits humains semblables à ces lampons du 15 juillet. Je suppose que j’ai dû cueillir un de ces fruits, le manger.

Mais cette hypothèse et les images dont j’ai tentation de l’embellir ne suffisent point. Je suis sûr d’un goût de chair dans ma bouche. La langue est une ile inconnue dans la géographie des rêves, et pourtant quand j’ai cessé de dormir, ma langue, oui, ma langue pensait qu’il n’était guère difficile de devenir anthropophage.

Voilà un rêve qui n’est guère pittoresque. Pourtant je le donne pour un de mes plus étranges. Il m’a hanté tout un jour et tout un jour A la recherche de cette secousse qui me fit l’égal confus de Dieu, j’essaie de bâtir une tour qui n’arrivera jamais à me mener si haut que cette fumée au goût de chair humaine.

Notre sommeil coupé en deux, nous nous apercevons que l’esprit libéré ne s’enchaîne point toujours à ces soi-disant merveilles qu’il plaît à nos minutes lucides d’amonceler. Bien plus que des dragons ou les éruptions des volcans de porcelaine m’épouvant ce nettoyage par le vide qui me vaut par exemple de rêver que je ne rêve point et aussi une combinaison des plus stricts et plus lucides raisonnements.

Eveillé en sursaut, je me surprends occupé à quelque travail inexorablement logique. Mais suis-je fou car j’ai eu un rêve qui ne l’était pas.

René Crevel.
RÊVES

Le Pays de mes Rêves

Sur les marches qui conduisent aux perspectives du vide, je me tiens debout, les mains appuyées sur une lame d'acier. Mon corps est traversé par un faisceau de lignes invisibles qui relient chacun des points d'intersection des arêtes de l'édifice avec le centre du soleil. Je me promène sans blessures parmi tous ces fils qui me transpercent et chaque lieu de l'espace m'influe une âme nouvelle. Car mon esprit n'accompagne pas mon corps dans ses révolutions ; machine puissante, l'énergie motrice dans le fil tendu le long de son parcours, ma chair s'anime au contact des lignes de perspectives qui, au passage, abreuvent ses plus secrètes cellules de l'air du monument, âme fixe de la structure, reflet de la courbure des voûtes, de l'ordonnance des vasques et des murs qui se coupent à angle droit.

Si je trace autour de moi un cercle avec la pointe de mon épée, les fils qui me nourrissent seront tranchés et je ne pourrai sortir du cachot circulaire, m'étant à jamais séparé de ma pâture spatiale et confiné dans une petite colonne d'esprit immuable, plus étroite que les citernes du palais.

La pierre et l'acier sont les deux pôles de ma captivité, les vases communicants de l'esclavage : je ne peux fuir l'un qu'en m'enfermant dans l'autre, — jusqu'au jour où ma larme abattras les murailles, à grands coups d'étincelles.

Le repli d'angle dissipé, d'un coup de ciseaux la décision fut en balance. Je me trouvais sur une terre labourée, avec le soleil à ma droite et à ma gauche le disque sombre d'un vol de vautours qui filaient parallèlement aux sillinons, le bec rivé à la direction des crevasses par le magnétisme du sol.

Des étoiles se révulsaient dans chaque cellule de l'atmosphère. Les serres des oiseaux coupaient l'air comme une vitre et laissaient derrière elles des sillages incandescents. Mes paumes devenaient dououreuses, percées par ces lancées de feu, et parfois l'un des vautours glissait le long d'un rayon, lumière serrée entre ses griffes. Sa descente rectiligne le conduisait à ma main droite qu'il déchirait du bec, avant de remonter rejoindre la troupe qui s'approchait vertigineusement de l'horizon.

Je m'apercus bientôt que j'étais immobile, la terre tournant sous mes pieds et les osseaux dominant de grands coups d'ailes afin de se maintenir à ma hauteur. J'enfonçais les horizons comme des miroirs successifs, chacun de mes pieds posé dans un sillon qui me servait de rail et le regard fixé au sillage des vautours.

Mais finalement ceux-ci me dépassèrent. Contournant toutes les cavités de leur être afin de s'aligner, ils se confondirent avec le soleil. La terre s'arrêta brusquement, et je tombai dans un puits profond remplit d'ossements, un ancien four à chaux hérisé de stalagnites : dissolution rapide et pétirification des rois.

Très bas au-dessous de moi, s'étend une plaine entièrement couverte par un immense troupeau de moutons noirs qui se bousculent entre eux. Des chiens escaladent l'horizon et pressent les flancs du troupeau, lui faisant prendre la forme d'un rectangle de moins en moins oblong. Je suis maintenant au-dessus d'une forêt de bouleaux dont les cimes pommelées s'entrecroisent, se flétrissent rapidement, tandis que les trones, se dépouillant eux-mêmes de leur peau blanche, construisent une grande boîte carrée, seul accident qui demeure dans la plaine désertique.

Au centre de la boîte, comme une médaille dans un écrin, repose la plus mince tranche du dernier tronc et j'aperçois distinctement le cœur, l'écorce et l'aubier.

Le disque de bois, où les faiseaux médullaires apparaissent en filigrane, n'est qu'un hublot de verre, l'orifice d'un cône qui découpe dans l'épaisse paroi qui m'enveloppe l'unique fenêtre de ma durée.

Dans l'hémisphère de la nuit, je ne vois que les jambes blanches et solides de l'idole, mais je sais que plus haut, dans la glace éternelle, son
buste est un trou noir comme le néant de la substance nue et sans attributs.

Parmi la foule massée autour du piédestal, quelqu'un répète inlassablement : "La reliure du sépulcre solaire blanchit les tombes.... La reliure du sépulcre.... etc.... "

Entre le sommeil des voix et le règne des statues, une rose enrichit le sang où se baigne le bleu corporel assimilable par fragments. La rêve ; il éleve son bouclier à hauteur de mes yeux et me fait lire deux mots :

* * *

attol et sépulcrons

Si le pari de Pascal peut se figurer par la croix obtenue en développant un dé à jouer, que pourra m'apprendre la décomposition du bouclier ?

Depuis longtemps déjà, j'ai arraché fibre à fibre la face du guerrier ; j'ai d'abord obtenu le profil d'une médaille, puis une surface herbeuse et un marécage sans presque de limites d'où émergent des fûts brisés. Aujourd'hui je suis parvenu à mettre un nom sur chaque parcelle de saveur des couronnes qui descendent au niveau des bouches closes suggère un calcul plus rapide que celui des gestes instantanés. Les laminaires ont tracé des cercles pour blesser nos fronts. Je pense au guerrier romain qui veille sur mes chair. Le blanc des yeux s'appelle : courage, — le rose des joues s'écrit : adieu, — et les volutes du casque épousent si exactement la forme des fumées que je ne puis les nommer que : somni-fères.
Mais le ventre du bouclier représente une gorgone hideuse, dont les cheveux sont des chiffres 3 et 5 entrelacés. Le 8 de la somme se renverse, et j'arrive à l'infini, serpente du sexe qui se mord soi-même. C'est alors que la choumure des lignes se couche sous le fouet de la matière. Il ne me reste qu'à accomplir le meurtre devant une architecture sans fin. Je briserai les statues et tracerais des croix sur le sol avec mon couteau. Les soupiraux s'élargiront et des astres sortiront silencieusement des caves, — fruits des sphères et des statues, grappes de globes lumineux montant comme les bulles transparentes d'un fumeur de savon, à travers les pigments de la mort et le bulbe rouge de la lampe de charbon.

* * *

Au cours de ma vie blanche et noire, la marée du sommeil obéit au mouvement des planètes, comme le cycle des menstrues et les migrations périodiques d'oiseaux. Derrière les cadres, une rame délicieuse va s'élever encore : au monde aéré du jour se substitue la nuit liquide, les plumes se changent en écaillés et le poisson doré monte des abîmes pour prendre la place de l'oiseau, couché dans son nid de feuilles et de membres d'insectes. Des galets couverts de mots, — mots eux-mêmes boucoulés, délavés et polis, — s'incurvulent dans le sable parmi les rameaux et coquilles d'aigles, lorsque toute vie terrestre se rétracte et se cache dans son domicile obscur : les orifices des minéraux.

Zénith, Porphyre, Pégase, sont les trois vocables que je lis le plus souvent.

Ils ne m'apparaissent d'abord que partiellement : le Z en zébrure ou zig-zag de conflit, fuite oblique vers l'incidence puis persévérence dans une voie parallèle, — l'Y de l'outre-terre (Ailleurs, qu'y a-t-il ? Y serons-nous sibyllines ? Qu'y pourrai-je faire si je n'ai plus mes Yeux ?), — l'A écarter de plus en plus son angle rapace sous-tendu par un horizon fictif, tandis que P Poussait la Porte des Passions.

Puis les trois mots se formèrent et je pus les faire sauter dans mes mains avec d'autres mots que je possédais déjà, lisant au passage la phrase qu'ils composèrent :

Payes-tu, ô Zénith, le peige du porphyre ?
A quoi je répondis, lançant mes cailloux en ricochets :

Le porphyre du Zénith n'est pas notre pégase.

MICHEL LEIRIS.

Les Écritains du Surréalisme, qui n'ont, sans doute, pas moins de bon sens que de gêne, ont judicieusement remarqué que, par l'immédiaté banale et pourtant rare qui la signale, et par le refus de l'intelligence inaccessible de sentir la réalité directement, peut encore assimiler des réalités déjà digérées ; elle ne vit qu'en parasite, elle ne peut rien refuser ; pour cela il lui faudrait s'appuyer sur le réel ; ainsi la matière échappe.

NORMAN GUTMAN. (Philosophies.)

Qui, sommes-nous à la veille d'une Révolution ? Le Surréalisme en serait-il l'instrument ? Pourquoi pas ? A mon avis, je le souhaite de toute mon âme, de toutes mes tendances.

(Roger Lebrun. (Nœuds le soir.)

On aperçoit (dans La Révolution Surréaliste) un maestro de portrait dans de Germaine Bertout. Que vient-elle faire là ? Tuer son prochain, est-ce du surréalisme ?

(Arar Écoutes.)

On fait courir le bruit que le surréalisme se rattache à l'offensive dirigée actuellement, du lointain Orient, contre la personnalité humaine... Déjà on s'accioumme au ton hallucinatoire de certains textes surréalistes.

ROBERT KEMP. (La Revue Universelle.)

J'ai fait remarquer que le surréalisme, qui est une méthode de recherche fort intéressante et probablement féconde, ne devait pourtant pas perdre de vue que... un auteur écrit un livre c'est pour rencontrer l'assentiment, sinon la compréhension d'au moins un lecteur.

LOUIS LALOU. (Comedia.)

Médycocrus ou non, nous ne le devenons que le silence. Mais il y a parmi les surréalistes des talons qui s'égarent et qu'il importe de ramener par des avertissements, un peu rudes, au travail et au sérieux, sans quoi rien ne demeure dans le domaine de l'art.

GONZAGUIN THU. (L'avent.)

Comme je corrige les épigraphes du présent article, j'apprends l'ouverture d'un Bureau de Recherches Surréalistes qui réunira « le plus grand nombre possible de données expérimentales ». De plus en plus fort : Admirons.

P doubling RYTHME ET SYTHÈSE.

Dans le premier numéro de La Révolution Surréaliste, on nous convie au rêve. Le rêve doit supplier aussi bien aux facultés intellectuelles qu'au sens général et ordinaire de la vie. Réveons donc avec les surréalistes de tous les points cardinaux afin de donner le change à la réalité et pour aboutir à une nouvelle déclaration des droits de l'homme.

(Comedia.)

Une grande affiche collée sur la porte d'une grande librairie parisienne annonçait la Révolution. La librairie dont il s'agit est au coin du boulevard Raspail et de la rue de Grenelle, mais en dépit du voisinage de l'ambassade de Russie, le péri communiste ne devait pas être envisagé.

(Les Nouvelles litteraires.)

Le 5 mai 1925, anniversaire de l'ouverture des États généraux et de la mort de Napoléon, éclate la Révolution Surréaliste.

(L'Europe Nouvelle.)
Le Plaisir :

La Zone du Néant

La morale, encore, se défendant. Elle interdisait à l'esprit de se plier à des fins. Le vouant au désintérêt absolu comme à la nudité, elle écartait de lui les projets qui lui composaient un avenir à court terme, elle le dévêtait des formes auxquelles il se prêtait (d'une certaine hauteur tous les domaines de l'esprit se fondent). Son exercice, en pure perte, était une observance et une distraction. Vendu par ses frères, elle le rend à lui seul.

Là, sa puissance se donne libre cours. Il ignore une durée qui lui cède le pas. Il n'attends plus rien de ses paroles qu'il épargne comme des roses et des dagues dans les spasmes du vent. L'éruption de sa vie dépasse toute prédéposition et la défense morale tombe comme une barricade fanée. Il n'est plus pour lui de point de repère, aucun problème moral ne se pose. Les pieuvres de références s'endorment dans le ruisseau de ses artères.

Celui qui refusa de croire au monde que lui offraient les bouquets comme des fauvettes décapitées est réfugié parmi les idées qui sont l'ombre essentielle des choses. Leur transparence et leur grandeur lui semblaient envelopper de leurs mantes sans scories toutes les forêts de l'univers et il jouait sans fin de ce collier de jais et de piment.

Mais un matin qu'il s'éveille d'un rêve et que se dissipent les brouillards épais comme son sang, il prend conscience d'une existence ardente et exigente où l'esprit a de lui une appréhension immédiate et unique et se brûle comme sa chair exigente.

Dès lors les idées lui semblent la monnaie cou-
Le Bureau de Recherches surréalistes

Les quelques appels qui ont été lancés pour inviter le public à venir se présenter au Bureau de Recherches ont été entendus. L'indifférence qui demeure le rempart le plus solide des multitudes se trouve enfin forçée. Quelques critiques, ignorant tout de la question et obéissant à des devoirs de groupe, ont tenté de plaisanter devant l'audace de cette manifestation ; quelques autres mieux informés, se sont émus ; d'autres y ont vu un danger réel. (Certains ont tenté de nous faire à ce sujet un succès de curiosité ; il n'y a qu'une bien pauvre idée de nos intentions qui puisse justifier cet état d'esprit.)

Néanmoins le nombre des personnes que nous avons rencontrées augmente de jour en jour, et bien que l'intérêt de leurs démarches soit variable, il commence à justifier cet espoir que nous plaçons dans l'inconnu que chaque jour doit nous révéler.

Le Bureau des Recherches surréalistes est ouvert depuis le 11 octobre 1924, 15, rue de Grenelle, Paris, tous les jours, sauf le dimanche, de 4 h. 1/2 à 6 h. 1/4. Deux personnes sont chargées chaque jour d'assurer la permanence. Plusieurs communiqués ont été envoyés à la presse à ce sujet, dont celui-ci, que nous reproduisons en partie et qui conserve toute son actualité : « Le Bureau de Recherches surréalistes s'emploie à recueillir par tous les moyens appropriés les communications relatives aux diverses formes qu'est susceptible de prendre l'activité inconsciente de l'esprit. Aucun domaine n'est spécifié à priori pour cette entreprise et le surréalisme se propose de rassembler le plus grand nombre possible de données expérimentales, à une fin qui ne peut encore apparaître. Toutes les personnes qui sont en mesure de contribuer, de quelque manière que ce soit, à la création de véritables archives surréalistes, sont instamment priées de se faire connaître : qu'elles nous éclairent sur la genèse d'une invention, qu'elles nous proposent un système d'investigation psychique inédit, qu'elles nous fassent juger de frappantes coincidences, qu'elles nous exposent leurs idées les plus instinctives sur la mode aussi bien que sur la politique, etc... ou qu'elles veuillent se livrer à une libre critique des œuvres, qu'elles se bornent enfin à nous faire confiance de leurs rêves les plus curieux et de ce que ces rêves leur suggèrent. »

Le Bureau de Recherches doit être avant tout un organe de liaison. Et c'est bien le sens que prend son activité. Il faut que cette curiosité que nombre de personnes éprouvent à notre égard devienne de l'intérêt réel, que toutes les visites qui nous sont faites au Bureau de Recherches manifestent véritablement quelqu'apport nouveau. Indépendamment des journalistes dont les visites nous maintiennent en contact avec un public très étendu, nous avons accueilli des personnes très différentes d'intentions, dont plusieurs ignoraient à peu près tout de la question du surréalisme. Encourageons ceux qui sont venus nous voir par simple sympathie, sans toutefois apporter leur adhésion parfaite ; si ceux-là étaient infiniment nombreux il y aurait un plus grand nombre encore d'individus actifs. Enfin nous avons connu quelques êtres dont les résolutions étaient extrêmement semblables aux nôtres ; ils sont déjà à nos côtés, agissant...

AVIS

En vue d'une action plus directe et plus effective, il a été décidé dès le 30 janvier 1925 que le Bureau de Recherches surréalistes serait fermé au public. Le travail s'y poursuivra, mais différemment. Antonin Artaud assume depuis ce moment la direction de ce Bureau. Un ensemble de projets et de manifestations précises que les différents comités exécutent actuellement en collaboration avec A. Artaud, seront exposés dans le n° 3 de La Révolution Surréaliste.

Le Bureau central, plus que jamais vivant, est désormais un lieu clos, mais dont il faut que le monde sache qu'il existe.
Communisme et Révolution

Dans le numéro de Charité du 15 novembre 1924, Jean Bernier commentant le pamphlet _Un Cadavre_ , dirigé contre Aragon, France, me reprochait : _l'éhoderie véritablement plus complique qu'on ideologies dont Aragon fit preuve en écrivant : _Je ne plait que le littérauteur que saluent à la fois le grands de Mous et Yogis de l'Europe.__, et publiant dans le numéro du 1er décembre de la même revue, la réponse que je lui adressais, et que voici :

Paris, le 25 novembre 1924.

Mon cher Bernier, il vous a plus de reléver comme une incurable une phrase qui témoignait de peu de goût que j'ai du gouvernement bolchévique, et avec lui de tout le communisme. Vous savez pourtant assez que l'idéologie n'est pas mon objet, et qu'il n'appartient ni à un homme ni à une parti de me demander de connaître ou d'ignorer quelque chose. Si vous me trouvez fermé à l'esprit politique et miteux : vous-même hostile à cette débonnaire attitude pragmatique, qui me permet d'accuser au moins de modérémint ideal ceux qui à la fin s'y résignent, c'est, vous n'en pouvez douter, que j'ai tout intérêt à vous le dire. Si vous n'êtes pas en mesure de comprendre que la politique, c'est tout, celui qui veut s'en sortir, il doit être capable de faire la bonne éducation, et de se mettre au pas de la société. A cet échec des idées, l'est au plus une vague crise ministérielle. N'est-ce pas un triste, que vous traitiez avec un peu moins de désinvolture ceux qui ont sacrifié leur existence aux choses de l'esprit.

Je tiens à répéter dans Charité même que les problèmes politiques et religieux ne relèvent pas de la mise rable petite activité révolutionnaire qui se produise à notre orient au cours de ces dernières années. N'ajoute que c'est par un véritable abus de langage qu'elle peut être qualifiée de révo lutionnaire. La terreur, croiez-le, mon cher Bernier, je sais de quoi je parle. Il ne m'arrivera pas de me prévenir contre l'évolutualité d'un gouvernement communiste en France. Je ne m'appuie ni sur ce fait hâtif, ni sur un présent infâme. On ne peut pas m'accuser de regarder en arrière. Mes yeux sont fixés sur un point si lointain, que personne ne me pardonnera jamais ma prétention de peu de goût. Voilà pourquoi je n'admettrais pas de vous prêter suite à vous dire ce que vous disiez. Je suis le seul à me défendre de ma propre intelligence les a à jamais persuadés qu'ils ont raison. A chaque polier, leur image mort-née n'ayait pas besoin d'eux. Ils sont les uns qui ont le premier, ils ont vaincu la surprise, ils ont vulnérable l'inconnu. Et soudain, le temps a peine d'avoir leur saisie et de se regarder dans la glace, c'est l'inconnu qui les connaît, qui les défigure et nous les rend moins sensibles encore, parce qu'ils sont dechaus, parce qu'ils sont bêgues, parce qu'ils sont galeux, parce qu'ils ont la beauté du diale.

Les Philosophes

Ils ont construit des escliers magnifiques qui mènent à la vérité. Ils les ont descendu et quand ils ont été au bas, ils se sont regardé l'oreille : C'est trop long, et par leur intelligence les a à jamais persuadés qu'ils ont raison. A chaque polier, leur image mort-née n'ayait pas besoin d'eux. Ils sont les uns qui ont le premier, ils ont vaincu la surprise, ils ont vulnérable l'inconnu. Et soudain, le temps a peine d'avoir leur saisie et de se regarder dans la glace, c'est l'inconnu qui les connaît, qui les défigure et nous les rend moins sensibles encore, parce qu'ils sont dechaus, parce qu'ils sont bêgues, parce qu'ils sont galeux, parce qu'ils ont la beauté du diale.

Voici comment il est arrivé que ces philosophes de ce vivace conflit que l'Épuy formulait à sa manière en dressant la mystique contre la politique. Toutes réserves fables sur le mystère de l'avenir, nous bouchons à une bonne part de notre drame.

Le monachisme d'Aragon, cette expédition d'apostolat de l'im possible qui se révèle à travers le paysage sans plus buté dans le plaisir à être, secret, du tétartreur, aurait tout son prix si le désert s'étendait encore à la face de Dieu et aux villes de nos viles.

Notre matérialisme à nous, mon cher Aragon, notre énigme matérialisme, se nul lissais pas conter si facilement. D'ailleurs, je ne sache pas que ce regard perdu : fixe sur un point si lointain : suprême — étoile — à votre vie. Le pragmatisme est bien notre « péché mignon, notre âme originale », et, trouvant que ce n'était pas assez dire, Marcel Fourrier.

Cela nous sii, nous les uns et les autres. Aragon, anarchiste pur, se contine volontairement sur le plan culturel. Il combat la culture bourgeoise du dedans. Il préfère rester dans son camp, plutôt que de se joindre aux ennemis de dehors. Nous, sur le plan culturel, comme sur tous les autres, nous avons rompu les points.

Avant tout, l'action de classe importe, qui, en bouleversant l'éducatrice du monde bourgeois, permettra une transmutation des valeurs spirituelles.

Nous ne pouvons forcer Aragon, pas plus que nous ne pouvons forcer les littérauteurs bourgeois, à admirer, ni même plus simplement à croire l'Épuy. Le révolutionnaire russe. Demain d'arrive, Aragon éprouve la même sainte hanture que n'importe quel autre Erri cors de sa classe, bien pensant. Son anarchisme qui, malgré son expression académique — tout comme le fut celui de Barres — contient, spong judes, une part importante de mys- ticisme, ne saurait nous empêcher de le classer parmi nos adversaires. En dehors de lui et nous, et tant de nous sur de telles positions, question de classe, question de force.

Péguy pour l'un, bourgeois pour l'autre, je voilà bien niais. Est-ce qu'on vous, tous deux, que des littérauteurs bour geois ? Les ponts rompus, prenez garde à l'absurde d'une image. Le matérialisme, que vous oppossez enfantinement à l'idéi- lisme, ne permet l'abandon de rien, pas même de cette culture, que l'ignorance seule vous fait attribuer aux bourgeois. Et c'est par là où elle vous manque, que vous vous croyez des profétaires, que vous tâchez d'entretiennent cette abominable distinction entre les hommes, vous les apôtres de l'égalité. Une insuffisance de syntaxe et de vocabulaire ne saurait suffire à vous ranger parmi les profétaires. Monsieur Fourrier, où voyez-vous que j'éprouve une sainte hanture de la révolution russe ? Ce sont-là de vos expressions, aussi improues qu'étourdies. Je ne veux pas de vos demi- mesures, entendez-vous ? Vous Millerands valent les leurs. A mon tour de vous faire honte de parler trop vite de ce que vous ignorez. Nous sommes quelques-uns qui ne laisserons pas recommencer au profit d'un parti politique, l'escamot age de 1830. Vous ne verrez pas le peuple le jour où il y a un dans la rue. Vous ne l'organiserez pas. Les véritables révolutionnaires seront là pour vous empêcher. Ils vous demanderont le compte de toute votre vie, ils descendront armés dans vos consciences, et c'est au grand jour, dans l'acte de la Terreur, que seront jugés, politiciens et mate rialistes, tous ceux qui pour de courts desseins et de hâtives résolutions auront par une seule compromission, une con cession vous voilà dans l'absurde, à l'esprit de la Révolution sont vous voilà les connois de apologistes, réduit aux proportions d'une simple crise légale la cause illimitable de la Révolution.

L. A.

ACTE DE DÉCÈS DE ISIDORE DUCASSE
COMTE DE LAUTRÉAMONT

Le jeudi 24 novembre 1870, à 2 heures de relevée, acte de décès de Isidore-Lucien Ducasse, homme de lettres, âgé de 24 ans, né à Montevideo (Amérique méridionale), décédé ce matin à 2 heures dans son domicile, rue du Faubourg-Montmartre, n° 7, sans autres renseignements. L'acte a été dressé en présence de M. Jules-François-Dupuis, hôtelier, rue du Faubourg-Montmartre, n° 7, et de Madame Belleret, garçon d'hôtel, même maison, témoins qui ont signé avec nous, Louis-Gustave Nast, adjoint au maire après lecture faite, le 24 novembre, constaté selon la loi.

Signé : J. F. Dupuis, A. Milleret, L-G. Nast.

Le Gérant : Louis Aragon

Imp. Alençonnoise, 11, rue des Marcherons, Alençon.
LES NOUVELLES LITTÉRAIRES
ARTISTIQUES & SCIENTIFIQUES

HERDOMAIRE D’INFORMATION, DE CRITIQUE ET DE BIBLIOTHEGRAPHE
Le plus fort tirage des périodiques littéraires

Directeurs Fondateurs : JACQUES GUENNE ET MAURICE MARTIN DU GARD
Rédacteur en Chef : Frédéric LEFÉVRE

COLLABORATION RÉGULIÈRE

Dans chaque numéro : UNE NOUVELLE INÉDITE

HUIT PAGES illustrées, du format des grands quotidiens
LA MATIÈRE D’UN LIVRE : huit sous
ABONNEMENT UN AN : France, 20 Francs. — ÉTRANGER, 35 FRANCS.
On s’abonne chez tous les Libraires et à la LIBRAIRIE LAROUSSE,
13-17, rue Montparnasse, PARIS (6e)
Chèque postal : 153-83, PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 6, RUE DE MILAN, PARIS (9e). TÉLÉPHONE : CENTRAL 32-65-97-16

2 fr. 50 LE COMPLÉMENT DES NOUVELLES LITTÉRAIRES
VIENT DE PARAÎTRE : L’ART VIVANT

Arts Décoratifs et Appliqués — Peinture — Les Arts de la Femme — Sculpture
Le 1er et le 15 de chaque Mois
40 Pages in-4
Avec de nombreuses illustrations

Bulletin d’Abonnement
Je soussigné, déclare m’abonner à L’ART VIVANT pour
UN AN au prix de 58 fr. (France), au prix de 75 fr. (Étranger)
SIX MOIS — 30 fr. — — 38 fr. —
Ou à l’ÉDITION DE LUXE sur beau papier couché crème
pour UN AN au prix de 110 fr. (France), au prix de 130 fr. (Étranger)

Veuillez trouver inclus un mandat ou un chèque représentant le prix de mon abonnement.

Nom, prénoms
Adresse

A le
Signature :

Biffer toutes les indications inutiles.
Prière de donner des renseignements de nom et d’adresse très précis.

Les abonnements sont reçus à la LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue du Montparnasse, PARIS
JACQUES BARON
L’Allure Poétique
Portait par MAN RAY

RENE CREVEL
Détours
Portait par MACCOWN

JEAN PAULHAN
La Guérison Sévere
Portait par CREINAMS

PAUL ÉLUARD
Mourir de ne pas Mourir
Portait par MAX ERNST

COLLECTION
UNE ŒUVRE
UN PORTRAIT

ROGER VITRAC
Les Mystères de l’Amour
Portait par ANDRÉ MASSON

ÉDITIONS DE REVUE

LOUIS ARAGON
Anicet

LA NOUVELLE FRANÇAISE

LÉON-PAUL FARGUE
Poèmes
précédé de
POUR LA MUSIQUE

LOUIS ARAGON
Le Libertinage

GUILLAUME APOLLINAIRE
La Femme assise

ANDRÉ BRETON
LES PAS PERDUS
Collection "LES DOCUMENTS BLEUS"

Calligrammes
L’Enchanteur pourrissant